

STRAMER

Mikołaj Łoziński

STRAMER

*Traduit du polonais
par Laurence Dyèvre*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original : *Stramer*

© Copyright by Mikołaj Stramer, 2019

All rights reserved

Published by arrangement with Wydawnictwo Literackie, Kraków

© Les Éditions Noir sur Blanc, Lausanne
pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-779-2

À mon père

I

NATHAN

C'est pour Rywka qu'il était revenu d'Amérique. Il racontait que, pendant ses quatre années là-bas, il n'avait pas passé un jour sans penser à cette fille, jusqu'à finir par acheter son billet de retour en bateau. Ce qu'il ne racontait pas, c'est qu'il était rentré sans le sou et qu'il avait même dû emprunter l'argent du billet à son frère aîné. Par contre, il gardait le plaisir de glisser dans la conversation des mots d'américain, que personne dans la famille ne comprenait.

Il avait rapporté d'Amérique une ceinture en cuir à boucle en laiton. Le cadeau d'adieu de son frère à l'occasion de son retour en Pologne. Ils ne s'étaient plus revus depuis leur étreinte sur un quai du port de New York. Le degré d'usure des trous successifs percés dans la ceinture permettait de suivre l'évolution de sa silhouette au fil des années. Nathan avait lui-même du mal à croire qu'il ait pu être un jour aussi mince.

Comme son père et son grand-père, il avait un physique de catcheur. De vieux catcheur. Des épaules larges, un cou à peine marqué et le torse bombé comme le poitrail des coqs. En ville, on l'appelait « le Boss » et ça le rendait fier.

Dans la rue, aux « Comment ça va ? », il répondait : « Ça va bien, mais pas de quoi désespérer. »

Il soulevait son chapeau et reprenait son chemin.

Tous les quelques mois, une lettre arrivait de New York. Pour le moment, écrivait Ben, il doit malheureusement repousser sa venue à Tarnów. Il ne peut pas quitter la papeterie. C'est la rentrée scolaire et il a beaucoup trop de commandes. Il doit licencier une employée malhonnête, mais n'a pas encore trouvé la personne digne de confiance pouvant la remplacer. C'est bientôt le Noël chrétien, la période des cadeaux, et sa boutique n'a pas que des juifs comme clients ! Sa femme est retombée malade. C'est le début de la crise, et s'il laisse son magasin maintenant, ce ne sera pas la peine pour lui de retourner en Amérique. Toutefois, il aspire à les voir et projette de venir l'année prochaine. Il est impatient de faire la connaissance de Rywka, de leurs fils et de leurs filles.

En tant que parents, vous êtes les mieux placés pour savoir de quoi ils ont besoin, alors achetez-le-leur de ma part.

Dans sa lettre, écrite sur du papier à en-tête (BEN STRAMER GENERAL MERCHANDISE, 33 Grand St., NY) et pliée en trois, il glissait des billets verts. En plus de cela, il les entourait de papier pelure violet, de façon qu'on ne puisse les voir par transparence. Le papier colorait invariablement les billets, qui sortaient de l'enveloppe teintés d'un vert violacé. Cela obligeait Rywka à les rincer délicatement et à les faire sécher ensuite au-dessus du fourneau de la cuisine.

À ses enfants Nathan donnait uniquement les timbres américains collés sur les enveloppes. Les dollars, il les mettait de côté.

« Comme je travaille tout le temps, je n'ai pas le temps de gagner de l'argent », se justifiait-il auprès de sa femme.

Et il attendait. Il attendait encore et encore. Il guettait la bonne affaire. L'affaire qui allait changer la vie de la famille Stramer. Qui les sortirait de leur logement composé d'une pièce et d'une petite cuisine, en rez-de-chaussée, tout au bout de la rue Goldhammer. Qui les ferait monter et, au terme de leur ascension, les lâcherait dans les étages supérieurs d'immeubles de rapport aux cages d'escalier illuminées par des vitraux de couleur, dans l'élégant quartier polono-juif, de préférence à proximité d'un arrêt de la ligne de tramway, la

grande fierté de Tarnów. Dans un de ces appartements aux innombrables pièces, spacieux et hauts de plafond, avec toilettes et salle de bains, pourvus de l'eau courante, de l'électricité et d'un balcon fleuri.

Un court moment, son rêve sembla à deux doigts de se réaliser. Il acheta à vil prix un wagon entier de colophane. Les violonistes utilisent la colophane pour en frotter les crins de leur archet, lui avait-on dit. Comment aurait-il pu savoir que Tarnów comptait si peu de violonistes ? En définitive, il acheta lui-même un violon et un archet, et obligea Salek, dont Rywka disait qu'il avait de beaux doigts longs, à jouer de l'instrument.

Sans être jamais allé dans une salle de concert ou à l'opéra, avec les yeux de l'imagination, Nathan voyait déjà son fils de sept ans se produire sur les scènes de Cracovie, et même de Vienne. Rywka n'avait aucun mal, elle non plus, à se le représenter sur scène vêtu d'un petit smoking, avec un nœud papillon et sa crinière bouclée. À la différence de ses frères, Salek n'aimait ni la bagarre ni la saleté.

« Tiens ! lui dit Nathan en lui tendant le violon. Un violoniste célèbre n'a encore jamais fait de tort à sa famille. »

Et on sait tout l'argent qu'on peut gagner sur les billets.

Mais cela non plus ne marcha pas.

Il avait bien envoyé Salek à plusieurs reprises prendre quelques leçons chez une professeure polonaise. Seulement, y était-il allé ? En effet, chaque fois qu'ils avaient des invités et que Nathan le priait de donner un « petit concert », Salek se dérobait. Jusqu'au jour où, au bout de six mois, Nathan cessa de le prier et le somma d'aller chercher son violon « séance tenante ».

La prestation de Salek terminée, il ne fit pas de commentaire.

Ce n'est qu'une fois les invités partis qu'il dit, hochant la tête sur son cou à peine marqué :

« *Goddammit !* »

Personne n'ayant compris, il ajouta :

« C'est de l'argent jeté par les fenêtres. »

Ce soir-là, pour la première fois, il ne s'empara pas de sa ceinture, il saisit l'archet. Au moins servirait-il à quelque chose ! Et de fait. Il n'eut pas à frapper bien fort pour que Salek produise des sons proches de ceux qu'il avait tirés de l'instrument quelques instants plus tôt pendant le « petit concert ».

Nathan attendait aussi l'affaire de sa vie pendant qu'il était à son travail, derrière la caisse d'un abattoir-boucherie juif. Pour cette raison, l'esprit occupé par ses réflexions, par ses projets et par les gains à venir qu'il calculait minutieusement, il lui arrivait de se tromper en rendant la monnaie aux clients.

« *Shit !* » s'exclamait-il quand, à la fin de la journée, il manquait de l'argent dans la caisse.

Mais il arrivait aussi qu'il y ait de l'argent en trop. Dans ces cas-là, il ne disait rien, il glissait juste discrètement la différence dans une poche de son pantalon.

J'ai des enfants, se disait-il.

Lorsque se présentait enfin une telle aubaine, il se sentait pousser des ailes et courait jusqu'à chez lui. En chemin, il faisait des achats. À la maison, il était incapable de rester en place. Il aidait Rywka à préparer le repas. Pendant le dîner, il demandait aux enfants comment ça allait à l'école. De là à les écouter avec patience, c'était autre chose. Au moins il leur a posé la question, se disait Rywka. Après le dîner, il invitait sa femme à s'asseoir et à se reposer tranquillement. Il desservait la table, retroussait ses manches de chemise et faisait la vaisselle dans la bassine.

Sa tâche terminée et les enfants déjà endormis, il extirpait le rouleau de dollars caché dans un pied en métal de leur lit.

« J'ai le pressentiment que, ce coup-ci, ça va marcher. Je sens que, cette fois, c'est la bonne. »

Rywka ne disait rien, mais Nathan connaissait sa pensée :

Pourquoi, lors de ta dernière affaire, l'idée ne t'est pas venue d'examiner de plus près ne serait-ce qu'une bougie ?

Il n'avait pas voulu perdre de temps, de crainte que l'affaire lui échappe, qu'un autre acheteur surenchérisse. Et, surtout, que le vendeur, venu d'aussi loin que Kolomya, découvre le prix des bougies à Tarnów et comprenne qu'il cédait les siennes pour une bouchée de pain. Nathan devait agir vite. Une occasion comme celle-là ne se représenterait pas de sitôt. Ces bougies étaient quatre fois moins chères que celles de la célèbre usine juive *L'Abeille*, qui fournissait toutes les églises de Tarnów ! Et peut-être même aussi celles de Cracovie ! C'est ce qu'il avait entendu dire, sans savoir si c'était la vérité ou de la réclame. Il avait aussi entendu dire que le propriétaire,

M. Szpilman, finançait discrètement les socialistes. Mais ça, ça pouvait être une contre-réclame répandue par ses concurrents.

Au moment de payer, il avait même été effleuré par l'idée que lui-même était un arnaqueur. Peut-être qu'il aurait dû se montrer un peu plus généreux avec ce pauvre marchand de Kołomya, ou au moins l'inviter à déjeuner ? Mais aussitôt après, ce sentiment avait fait place au regret de voir que le vendeur n'avait pas plus de marchandises à offrir. Du coup, il était sans doute inutile de faire des frais.

Telle était la réponse que Nathan formulait dans sa tête à la question que Rywka ne lui posait pas.

Ils étaient assis l'un en face de l'autre à la table de cuisine un peu branlante, le plancher était inégal et la cale avait encore dû glisser. Nathan, comme à son habitude, explorait le sol du bout de sa chaussure pour la replacer. N'arrivant pas à mettre le pied dessus, il se pencha, trouva la rondelle de bois et la remit en place. Demain matin, à la lueur du jour, il la nettoiera et la collera une bonne fois pour toutes, décida-t-il.

Aucune de ses explications ne la convaincra, ils le savaient tous les deux et c'était sûrement la raison de leur dialogue sans paroles. Ou peut-être voulaient-ils simplement éviter de réveiller les enfants. Ils se regardaient, c'est tout, mais durant un moment Nathan eut l'impression de voir brûler dans les yeux clairs de Rywka non pas la bougie qui était allumée sur la table, mais les mille qu'il avait achetées, sans mèche.

Ça avait changé quoi, qu'il ait couru à la gare aussitôt qu'il s'en était aperçu et qu'il ait acheté un ticket de quai avec les derniers sous qu'il avait en poche ? Le train à destination de Kołomya était parti depuis longtemps en emportant le marchand et leurs dollars encore légèrement violacés. Nathan était resté de longues minutes au milieu des gens sur le quai, répétant des mots d'américain, incompréhensibles, avant de rentrer avouer à Rywka ce qui s'était passé. Et ce soir-là, malgré la fenêtre close, la rue Goldhammer avait résonné des pleurs de ses enfants.

Après cela, il s'était couché et n'était pas allé travailler de toute la semaine. Rywka avait tenu à la boucherie le même discours qu'aux enfants :

« Nathan a attrapé un rhume d'estomac. »

Cette fois, ça sera différent, disait à présent le regard de Nathan.

Rywka ne se laissa pas impressionner par l'étincelle qui brillait à nouveau dans les yeux de son mari, comme à l'époque de leur rencontre. Elle se demandait juste de temps à autre où il puisait cette énergie qui allait et venait par vagues. Une fois, elle lui avait même posé la question.

« Je l'ai rapportée d'Amérique », avait-il répondu.

Cela lui avait fait penser à la mer, qu'il lui avait racontée après son retour à Tarnów. La mer aussi était agitée par des vagues, elle aussi avait des flux et des reflux. Comme elle, ces eaux étaient rarement paisibles.

« Tu l'as plutôt attrapée en mer », lui avait-elle dit en souriant.

Quoi qu'il en soit, elle préférait largement ses histoires sur la mer et sur les gros bateaux à celles sur New York. Elles l'apaisaient. Elle aimait bien s'endormir sur leur image.

RYWKA

Nathan lui avait maintes fois promis de l'emmener voir la mer, mais c'était encore avant leur mariage et avant les enfants. Jusqu'à présent, le plus loin où elle est allée, c'est à Cracovie.

Naturellement, dans sa jeunesse, on lui avait proposé de partir en Amérique. Quelle était la fille à qui on ne le proposait pas ? Elle avait été accostée dans la rue par un homme grisonnant, agréable, avec une chevalière au petit doigt. Juif, évidemment. Il s'était présenté comme entrepreneur, propriétaire d'une usine prospère dans le Nebraska, et comme un « veuf inconsolable, avant tout, revenu en Europe pour y trouver l'amour ».

Ses recherches l'avaient finalement conduit chez les parents de Rywka. Le père l'avait menacé d'aller à la police. Ce n'est pas par hasard qu'on parlait alors, en Galicie, de *skandalicja*, mélange de *skandat* et de *policja*. Tout le monde savait de quoi il retournait et quel type de fille était recherché en réalité. Pourtant, deux de ses amies de Nisko, Nessa Schnur et Lila Flaum, s'étaient décidées à partir. À moins qu'elles n'y aient été poussées par leurs parents qui les avaient mises dehors ?

Elles ont fini en Argentine ou au Brésil, avait-elle entendu dire. Elle ne les a jamais revues depuis.

Dans Nisko, on racontait que les proxénètes, pour parler d'elles, nommaient les jolies filles « cuillères d'argent », « rouleaux de soie » ou « tapis de Smyrne » ; les filles quelconques, « barils de farine », et les laiderons « sacs à patates ». Elle n'avait pas oublié ces appellations. Peut-être parce que les filles les utilisaient entre elles comme sobriquets. Elle s'interrogeait aussi sur la catégorie dans laquelle ils l'avaient classée.

Elle était trop petite pour qu'ils la qualifient de cuillère d'argent, elle en était consciente, mais, par contre, elle avait des yeux clairs bordés de cils sombres, des cheveux noirs épais et la taille bien tournée. Donc plutôt pas baril de farine, et encore moins sac à patates.

Maintenant, rue Goldhammer, cette époque lui paraissait irréaliste. Elle s'était mariée, elle avait déménagé à Tarnów, elle avait mis des enfants au monde. Il y avait eu beaucoup de changements dans sa vie. Mais y en avait-il eu aussi dans le monde ? On parlait toujours de proxénètes faisant commerce de « chair tendre ». En fin de compte, ça ne faisait pas tant d'années que ça, il lui arrivait encore de se tromper dans la date, au début d'une lettre, et d'écrire mille huit cent... Comme s'il lui était impossible de s'habituer à ce vingtième siècle.

Peut-être parce qu'elle lisait rarement les journaux. Qui en aurait le temps avec six enfants ?

Elle avait accouché sept fois, en fait. Leur premier fils, Kuba, était né avant terme, sans cils ni ongles. Elle se reprochait d'avoir bêtement aidé Nathan, alors qu'elle était enceinte, à peindre et à aménager leur premier appartement, encore plus petit que celui de la rue Goldhammer. Une fois, même, elle avait glissé et était tombée devant la porte. Elle aurait dû rester couchée. Ça n'avait plus d'importance de toute façon.

C'était l'hiver, ils l'enveloppaient dans leur couette la plus chaude, mais rien n'y avait fait. Il avait vécu à peine trois semaines. C'est tellement contre nature d'enterrer son enfant, de suivre le cercueil de son fils en marchant dans la neige. Elle s'était efforcée de verser des larmes. N'y arrivant pas, elle s'était caché la figure dans les mains. Pour que les autres ne voient pas qu'elle ne pleurait pas.

Le petit cercueil n'était pas cher, mais ils n'en avaient pas moins dépensé tout ce qu'ils avaient. Ils avaient enterré Kuba au pied du mur du cimetière.

La nuit après l'enterrement, elle avait été réveillée par des sanglots étouffés. Elle s'était serrée contre Nathan et avait enfin libéré ses larmes.

Elle ne savait pas si Nathan ressentait le même manque de leur bébé. Elle ne savait pas si, comme elle, il avait peur qu'elle ne tombe plus enceinte. Comme sa belle-sœur Pepi qui, encore avant son départ pour l'Amérique, avait accouché prématurément, elle aussi, et s'était retrouvée avec son nouveau-né à l'hôpital, dont elle était ressortie seule. D'après ce que Nathan lui avait raconté, la perte de cet enfant n'avait pas été étrangère à leur départ. D'un autre côté, on sait que c'est en Amérique que se trouvent les meilleurs médecins dans ce domaine.

Mais dans leurs lettres écrites d'une écriture régulière sur papier à en-tête, Ben et Pepi n'ont jamais évoqué de grossesse ni d'enfant. Tandis que, dans celles qui traversaient l'océan dans l'autre sens (peut-être se croisaient-elles quelque part en mer, pensait Rywka), Nathan, de son écriture nerveuse, informait son frère de chaque naissance d'un nouveau Stramer et lui décrivait la croissance des précédents. Peut-être est-ce pour ça qu'il a du mal à venir à Tarnów. Pourtant, c'est leur famille la plus proche. En revanche, ils n'ont jamais oublié, fût-ce une fois, de mettre de l'argent dans l'enveloppe.

Rywka avait plus de facilité à comprendre ces choses-là que Nathan. Qu'en aurait-il été si ça avait été l'inverse ? Si c'était nous qui étions restés sans enfant et qu'à la place des dollars soit arrivée de l'autre côté de l'océan la nouvelle de la naissance de nouveaux neveux et nièces américains ? Comment nous serions-nous sentis ?

Elle pensait donc à Ben et à Pepi avec empathie. Et penser à eux la faisait toujours repenser à Kuba.

« Le premier enfant est pour Dieu, lui avait dit Nathan.

– Ne cause pas comme un rabbin ! » lui avait-elle répliqué.

À qui ressemblerait-il, s'il avait vécu ? Est-ce que, comme Rudek, leur aîné, il ne leur demanderait jamais conseil en rien et traînerait des journées entières en ville ? Qu'y faisait-il,

d'ailleurs, et d'où sortait-il l'argent qu'il lui donnait en cachette pour la maison ?

Elle en était réduite à des conjectures.

RUDEK

Un dimanche, Nathan l'aperçut par hasard au milieu d'une bande de gamins polonais et juifs, en train de faire le zouave derrière un régiment de soldats autrichiens qui défilaient au pas dans les rues principales de Tarnów, sanglés dans leur uniforme de cérémonie. Il est possible que ce fût à l'occasion du premier anniversaire de la mort de l'empereur François-Joseph, car il y avait même une fanfare qui jouait une marche. C'était pour la voir que Nathan était venu. Plus exactement, pour voir le violoniste. À l'époque, il prédisait encore à Salek une carrière de musicien, il venait de lui acheter un violon Höfner de seconde main. Aussi voulait-il voir de près à quoi ressemblait un vrai violoniste. Mais pourquoi ne voyait-il de violoniste nulle part ?

Comme tous, il fut fasciné par le tambour-major dirigeant l'orchestre, la boule de cuivre ornant l'extrémité de sa canne blanche. La boule était tantôt en haut, tantôt en bas, puis elle virevoltait sur son axe pour, au final, s'envoler dans les airs.

Je suis curieux de savoir combien il est payé pour ça, pensa Nathan, figé dans l'expectative : le tambour-major rattraperait-il à tout coup son bâton ornementé ?

Il se serait plus attendu à voir l'homme manquer son coup au moins une fois qu'à rencontrer Rudek ici. Il eut d'abord du mal à croire que c'était bien son fils qui, avec d'autres gamins, ramassait des mégots par terre, faisait des grimaces et des gestes grossiers en direction des soldats. Et par-dessus le marché, en hurlant à travers toute la place Sobieski :

*À Ulm, à Ulm, à Austerlitz,
On l'a pris dans le cul, et ça, sans protester.*

Cette chanson, Nathan se souvenait l'avoir apprise dans sa jeunesse. Il entreprit de se frayer un chemin en direction de Rudek.

*Car nous, les Autrichiens, avons cette coutume
De nous faire enculer sans jamais protester.*

Il ne lui laissa pas le loisir de chanter les couplets suivants. Il attrapa son fils par le collet pour l'extraire de la foule. Et là, devant tout le monde, il le fouetta avec sa ceinture américaine. Sans interrompre leur marche, quelques officiers autrichiens à la moustache en croc se retournèrent. Certains parmi eux chaussèrent leur binocle.

Tandis qu'il remettait sa ceinture, Nathan demanda à son fils :

« Tu t'imagines peut-être qu'un jour on vivra mieux que sous l'empereur François-Joseph ?! »

Et d'ajouter :

« Si je te vois encore une fois avec une cigarette au bec, je te l'arrache et tes poumons avec ! »

C'était il y a moins d'un an, mais la correction administrée avait visiblement porté ses fruits, car ces derniers temps, si l'on pouvait croiser Rudek tous les jours avec des cigarettes devant le mur de la caserne militaire située à l'autre bout de la rue Goldhammer, où stationnait la garnison autrichienne, ce n'était plus au bec, mais dans ses poches.

Cela faisait une semaine qu'il emmenait Salek là-bas après l'école. Était-ce Rudek qui paraissait beaucoup plus vieux que son âge, ou Salek qui paraissait beaucoup plus jeune ? Cette impression tenait peut-être au contraste qu'ils offraient côte à côte. Un grand gaillard large d'épaules portant casquette et knickerbockers dominait un frêle garçon, engoncé de surcroît dans un petit uniforme d'écolier à col droit, un garçon qui, en fait, était encore un enfant.

Leur différence, d'ailleurs, ne se limitait pas aux trente centimètres et à l'année et demie qui les séparaient. Salek ne jouait pas au foot ni comme ailier droit en maillot bleu ciel et short blanc, comme Rudek au club Samson Tarnów, ni à aucun autre poste dans aucune autre équipe. Il ne jouait nulle part et à rien. Il n'avait pas appris à siffler avec les doigts ni à cracher loin. Il arrosait son uniforme de limonade quand ils se partageaient une bouteille devant un magasin. Et le pire, c'est qu'il lui arrivait encore d'asperger ses jambes de pantalon

quand il urinait contre un arbre, bien que Rudek lui ait montré plusieurs fois comment éviter ça.

« Tu aurais beau la secouer pendant deux semaines, la dernière goutte tombera de toute façon dans ton pantalon. Mais pas dessus », lui enseignait-il.

C'était pareil avec la boxe et la lutte. Rudek disait à Salek de s'entraîner sur leurs cadets, Hesio et Nusek, sans davantage de succès. Il réussit tant bien que mal à lui apprendre une seule attaque : le coup de tête dans le nez. Hesio, qui en avait reçu un, s'était retrouvé avec sa chemise tachée de sang, et cela s'était soldé par des coups de ceinture américaine pour le trio.

Toujours est-il que, quand quelqu'un l'embêtait, Salek, en colère, serrait les poings avec colère et faisait des moulinets avec ses bras.

De toute manière, il ne court pas de danger puisque tous savent de qui il est le frère, se disait Rudek à qui ça faisait chaud au cœur. Mais il le préparait aussi pour le cas où, dans un autre quartier, cela ne serait pas su et où quelqu'un essaierait de le frapper. Alors, il devrait dire qu'il connaissait Omega, Zachar ou Bänder. Dans Tarnów, il ne devait pas exister une personne à qui leur nom ne faisait pas peur.

« Personne ne touchera à un cheveu de ta tête. »

Il n'avoua pas à Salek que lui-même ne les connaissait pas. Car mieux valait que les autres n'en sachent rien.

Tous savaient, par contre, que si Omega, Zachar et Bänder ne séjournèrent pas en prison, il était possible de les rencontrer le soir en compagnie de prostituées devant l'*Hôtel de Pologne*, rue de la Gare. Mais chacun préférait éviter pareille rencontre. Ils n'avaient peur de personne, disait-on.

Comme sans le faire exprès, ils bouscullaient les autres d'un coup d'épaule, obligeaient les passants à descendre du trottoir et leur arrachaient leur couvre-chef. Casquettes d'écolier, bérets, chapeaux, kippas, les shtreimels des hassidim, tout atterrissait dans la boue et les flaques d'eau, qui ne manquaient jamais par là-bas, en toute saison, même après une pluie légère.

Et ce n'était qu'un début. Après cela, les malfrats guettaient la réaction. Leur victime se risquait-elle à proférer une remarque, fût-elle minime ou exprimée juste par un regard ?

Esquissait-elle un geste de mécontentement, même le plus ténu, que seuls leurs yeux pouvaient voir dans l'obscurité ?

« Alors, on joue les crâneurs ? »

Aussitôt, ils s'approchaient de leur victime, si près qu'elle pouvait sentir ce qu'ils avaient mangé et bu ce jour-là à la gargote de la gare.

Des trois, Dawid Bänder était le seul à ne pas cogner sur-le-champ. Il commençait par s'amuser avec son couteau. Et c'était cela dont on avait le plus peur, car Bänder était imprévisible. Tantôt il relâchait sa victime, tantôt il lui plantait son couteau dans le ventre.

« Je te circoncis, crâneur ? » avait-il demandé, paraît-il, au prince Roman Sanguszko terrorisé, dont la voiture était tombée en panne en pleine nuit aux abords de la gare.

Rudek était conscient de ce que signifiait pareille rencontre. Si l'école enseignait que la famille Sanguszko avait été autrefois propriétaire de la ville, la rue, elle, enseignait que Bänder était l'arrière-petit-fils d'Idely Muc, chef légendaire des voleurs de Tarnów. Or, comme Rudek figurait parmi les élèves les plus appliqués de l'une comme de l'autre, il comprenait que s'étaient alors affrontés les descendants des maîtres de la ville.

« Je te circoncis, crâneur ? »

Rudek et ses frères, pour s'amuser, avaient joué maintes fois cette scène dans la cour de la rue Goldhammer.

« Surtout pas ça ! Pitié pour votre seigneur ! »

Salek, dans le rôle de Sanguszko, se cachait la figure dans les mains et s'évanouissait devant la paroi en bois des cabinets.

SALEK

Il avait vu cela au théâtre. En cadeau d'anniversaire, Rudek lui avait offert une place debout. On jouait *Samson et Dalila*, dans une mise en scène de Dante Baranowski, qui jouait aussi le premier rôle masculin. Pendant le spectacle, dans la salle fraîche et plutôt déserte du Faucon, il avait eu du mal à se concentrer sur les acteurs, qui bondissaient sur la scène tantôt en poussant des hurlements de colère, tantôt en pleurant ou pour s'y évanouir. Il avait reconnu immédiatement en Dalila

Jadwiga Geron, l'élégante épouse de son professeur de polonais, qu'il saluait quand il la croisait dans les couloirs du lycée. Devait-il, comme d'habitude, lui adresser maintenant un petit signe de tête de loin ? Il ne voulait pas la froisser. Il ne savait pas non plus s'il avait le droit de s'asseoir, bien que plus de la moitié des fauteuils rouges fussent inoccupés. Auprès de qui se renseigner ? Il n'arrêtait pas de se demander par ailleurs si Dante Baranowski portait effectivement ce prénom depuis sa naissance.

Peut-être qu'il avait été, lui aussi, un banal Salek, ou Jurek. Et que ce n'était qu'adulte, pour apparaître à l'affiche et se produire sur scène, qu'il avait dû prendre un prénom qui fasse plus artiste. Cela lui avait rappelé que la rue Goldhammer, au moment où ils étaient venus y habiter, s'appelait encore la rue de la Source.

Et ça sonnerait comment, Dante Stramer ?

Rudek l'attendait devant le Faucon à l'issue du spectacle.

« Rudziu, pourquoi Baranowski se prénomme Dante ? lui avait demandé Salek sur le chemin de la maison.

– Tout simplement, la mère de Baranowski était italienne, et Dante est un prénom italien courant. »

Salek avait levé un regard admiratif vers son frère. Comment faisait-il pour connaître tout le monde et savoir tant de choses sur les gens ?

Mais lui aussi était capable d'impressionner Rudek.

Au lycée, il s'était acquis une rapide popularité, dès la première année, en lançant à ses camarades, pendant une récréation, à la vue de l'abbé Wątołek, l'aumônier catholique, et d'Izaak Bleiweiss, l'aumônier juif, se promenant bras dessus, bras dessous dans la cour d'honneur défoncée :

« L'Ancien Testament et le Nouveau vont bras dessus, bras dessous. »

Quoique certains aient prétendu que l'auteur de cette trouvaille était un élève des classes supérieures, Rudek ne les croyait pas. Leur camarade Romek Brandstaetter¹, élève dans le même lycée, était un témoin incontestable du fait que Salek l'avait dit le premier.

1. Roman Brandstaetter (1906-1987), écrivain, poète et dramaturge né à Tarnów. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Ce mot spirituel s'était répandu comme une traînée de poudre dans toute la cour braillarde et dans toute l'école en brique. Et les plus audacieux s'étaient mis à le crier en direction des aumôniers.

« Vous entendez, professeur ? » avait fini par demander Wątarek.

Et Bleiweiss de répondre :

« Pourquoi n'aurais-je pas entendu, monsieur le prélat ? »

Des ragots divers couraient sur eux au sein du lycée. Il se murmurait notamment que s'ils aimaient tellement se promener bras dessus, bras dessous, c'était parce que ni l'un ni l'autre n'avait de femme.

Pendant les cours de religion judaïque, Salek n'écoutait pas plus qu'il ne prenait de notes. Il faisait ses devoirs de maths, rédigeait ses rédactions de polonais, préparait les cours particuliers qu'il donnait après la classe. Une fois qu'il avait fini, il regardait par la fenêtre les gens qui passaient dans la rue. Il réfléchissait au fait que, lui aussi, il allait passer dans cette rue après les cours, et que les élèves qui le verraient par la fenêtre verraient juste un garçon qui marche dans la rue. Ça n'avait rien d'inhabituel ou d'extraordinaire, et il ne savait pas lui-même pourquoi cette idée que, dans un instant, il allait être pour les autres ce qu'ils étaient pour lui maintenant lui revenait souvent.

Il observait aussi la poubelle installée au coin de la rue, sur le trottoir d'en face. Il comptait le nombre de personnes qui, entre deux sonneries, se penchaient au-dessus et plongeaient la main dedans. Là, c'était déjà la quatrième, et pourtant il ne s'était pas encore passé un quart d'heure depuis la sonnerie. Une vieille femme fouillait les ordures, sans doute à la recherche de restes de nourriture. Avant elle, un gamin d'à peu près son âge avait fourré d'un geste vif des mégots ratatinés dans la poche de son manteau. La poubelle attirait aussi des corbeaux freux qui, non contents de causer le plus grand bruit et de mettre la pagaille, souillaient la réputation des autres fouilleurs en jetant des ordures sur le trottoir. Mais eux, Salek n'était pas en mesure de les compter.

L'alphabet hébreu lui apparaissait maintenant triste, sinistre. Il l'associait à la partie de Tarnów la plus pauvre, au vieux quartier juif. Les caractères pendaient comme les papillotes,

les barbes et les manteaux noirs trop longs, au bas perpétuellement maculé de boue, des habitants de Grabówka.

Et puis de toute façon il savait déjà tout ce qu'enseignait Bleiweiss. Au début, ça avait été intéressant, ça avait pu lui plaire. De belles histoires pour le garçonnet de trois ans qu'il était le jour où son père, le tenant par la main, l'avait conduit pour la première fois au heder. Pas au heder le plus proche de la maison, où Rudek était allé l'année précédente, mais à un autre, beaucoup plus loin. Salek avait mal aux jambes, il devait presque courir pour suivre son père. Après avoir raté le bord d'un trottoir, il avait trébuché et était tombé sur les mains en salissant aussi son pantalon qui, comble de malheur, s'était troué au genou.

« *Goddammit !* » Son père l'avait relevé brutalement.

Salek avait fondu en larmes, il ne voulait plus aller au heder.

« Alors, tu iras à celui près de chez nous. »

Un an plus tôt, Rudek était accouru de là-bas très agité, décidé à ne plus y retourner. Maman avait mis du temps à lui faire enfin dire ce qui s'était passé. Contre la promesse qu'elle ne le répéterait à personne, Rudek lui avait raconté que le melamed ne faisait pas que tirer les oreilles et donner des coups de badine à chaque mot d'hébreu répété de travers. Il l'avait forcé à se mettre tout nu et à rester debout dans un coin de la pièce pendant que les autres enfants viendraient lui cracher à la figure. À ce moment-là, il s'était sauvé.

« Qu'est-ce que tu avais fait ? lui avait-elle demandé.

– C'est parce que je croyais pas que les Juifs ont traversé la mer Rouge à pied sec. »

Salek avait suivi son père sans un mot. Pendant toute sa journée au heder, avec les autres, il avait répété des passages de la Torah après le melamed en se tenant le genou.

Certes, le vieil enseignant ne levait pas la main sur les enfants et ne haussait même pas la voix, mais par contre, à toutes leurs questions et à tous leurs doutes, il n'avait qu'une réponse, invariable :

« Petit nigaud ! C'est ainsi qu'il est écrit dans le Pentateuque ! »

Salek s'était entendu dire la même chose quand, au bout d'un an d'étude dans cette pièce humide, qui était en même temps le logement du melamed, il avait risqué sa première

question, qu'il avait soigneusement préparée pendant des jours :

« Pourquoi, quand Dieu a vu des enfants assis sur un mur en train de se moquer du crâne chauve du prophète Élisée qui passait devant eux, Il a fait sortir de la forêt deux ourses en colère qui ont déchiqueté les quarante-deux enfants ? »

C'est Rudek qui lui avait donné l'explication : tout simplement il faut respecter son père et ses deux grands-pères, même si, sous leur chapeau, ils sont chauves.

Dans tous les cas, fort heureusement, Dieu n'avait rien refait d'aussi cruel au heder. Comme le melamed, il ne disait rien quand il voyait les garçons les plus âgés jouer tranquillement aux cartes, au taquin ou au pendu sous la table. Il ne s'émouvait pas davantage quand ils se levaient dans le dos de l'enseignant pour faire semblant de valser avec lui, ou que, du bout des doigts, ils tiraient de son armoire, avec un air dégoûté et le nez pincé, ses vieux caleçons et chaussettes raccommodés, ou encore, quand ils imitaient un chien confondant le vieux melamed avec une chienne.

Était-ce que le melamed était loin d'avoir la puissance, la sainteté et la clairvoyance du prophète Élisée ? se demanda Salek plus tard. À moins que ce ne soit parce qu'il n'était pas chauve. De longues mèches grasses collées, grises, dépassaient de sa kippa.

II

NUSEK

À Tarnów, on disait que plus on était loin de Grabówka, plus l'air était pur. Là-bas, Nusek respirait uniquement par la bouche. L'odeur qui régnait dans ce quartier pouvait rappeler celle des cabinets de la rue Goldhammer ou celle de la nuit du vendredi au samedi, lorsque les enfants avaient du mal à s'endormir après avoir mangé trop de tchoulent au dîner de shabbat.

« PKP ? demandait de temps à autre Salek ou Hesio.

– RKM, répondait Rudek.

– Non ! criait Rena si elle ne dormait pas encore. Je te l'interdis. Va dans la cour ! »

Pour la nuit, les deux parties du logement de la rue Goldhammer se transformaient en dortoir. Trois lits venaient occuper toute la pièce, et un quatrième – la cuisine. La table et les chaises se dressaient au milieu – il fallait s'en souvenir, surtout dans le noir, quand on allait aux cabinets. Mais Nusek, presque chaque fois, trébuchait dedans ou heurtait quelque chose.

Rywka avait essayé de faire en sorte que chacun de ses enfants dispose du maximum de place. Ainsi, elle avait décidé que le plus grand et le plus âgé des garçons, Rudek, partagerait

son lit avec le plus jeune, Nusek, et que, à côté d'eux, Salek partagerait le sien avec Hesio, à peine plus petit que lui ; les filles, Rena et Wela, la petite dernière, auraient le leur un peu plus loin, derrière un paravent. Le chien Suchard et la chatte Milka étaient seuls à choisir chaque soir sur les pieds de qui ils passeraient la nuit.

« Ça veut dire quoi, PKP ? demanda Nusek. Ça veut dire quoi, PKP ? répéta-t-il, comme s'il pensait que Rudek n'avait pas entendu sa question.

- Tu vas le sentir tout de suite.
- Pourquoi vous me dites jamais rien ?
- Pour le bien de la société ! Allez, dors !
- Dis-moi juste ce que c'est, PKP.
- Polskie Koleje Państwowe, les Chemins de fer polonais.
- Mais pour de vrai ?
- C'est pour de vrai. Si tu me crois pas, t'as qu'à aller à la

gare. »

Nusek se demanda pourquoi ils ne le prenaient jamais au sérieux. Pourtant, combien de fois il a supplié ses grands frères de l'emmener à la caserne avec eux ? Mais c'était peine perdue.

Ça n'était quand même pas toujours à cause de cette stupide histoire de laisse ? D'autant qu'il avait fait tout ce que Rudek lui avait ordonné. Il avait voulu bien faire, et la meilleure preuve, c'est qu'il se donnait du mal, même trop.

Nusek ferma les yeux, mais pas moyen de s'endormir. Il entendait les ronflements réguliers de son père, Salek qui marmonnait des propos inintelligibles dans son sommeil, et les grincements du lit chaque fois que Rudek se retournait et reposait sa tête sur leur oreiller commun.

Il sentait son souffle tiède sur sa figure.

Pourquoi j'ai toujours moins que les autres ? songeait-il. Le moins de place dans le lit, le moins d'oreiller et, même, de couette, puisque Rudek me l'arrache chaque nuit ?

« Tu dors ? »

C'était Hesiek. Nusek ouvrit les yeux.

« Pourquoi tu le demandes ?

- Tu veux savoir ce que c'est, PKP et RKM ?

- Oui. Dis-le-moi !

- Tu me remplaceras, alors, quand ce sera ma semaine de corvée de bois et de charbon ? »

Nusek n'arrivait toujours pas à s'endormir, mais à présent pour une autre raison. De temps à autre, il jetait des coups d'œil admiratifs sur Rudek qui dormait à côté de lui la bouche ouverte. Est-ce qu'il ne mérite pas, effectivement, d'avoir tout l'oreiller commun et, même, toute la couette pour lui ? Il avait envie de rire rien qu'à l'idée de PKP et RKM. Qu'est-ce qu'ils sont malins ! Du coup, ils peuvent dire ça à l'école devant les enseignants et à la maison devant les parents. Il n'aurait pas trouvé ça tout seul. Il faut être Rudek ou Salek pour inventer un truc pareil. Vous rebaptisez les choses, et hop, c'est réglé !

« Il y en a sous ce bonnet », comme disait leur père quand il combinait une nouvelle affaire.

Mais cette expression ne convenait pas vraiment à leur père, et cela pas seulement parce que Nusek ne l'avait jamais vu avec un bonnet. En général, au moment de sortir, il décrochait du portemanteau un de ses deux vieux chapeaux défraîchis.

Elle convenait franchement mieux à la tête posée contre celle de Nusek, sur l'oreiller.

Il se remémora différentes situations où il les avait entendus dire PKP et RKM. Il soupçonnait que c'étaient des injures grossières ou un code secret lié à leur commerce de cigarettes, aux filles ou, à la rigueur, au communisme. Et là, il pouffa de rire, ça sonnait si chic : PKP ? *Pozwoli Kolega Pierdnąć*, « Vous me permettez de péter ? ». Et RKM – *Raz Kolega Może*, « Une fois, oui ».

Il s'endormit le sourire aux lèvres. Comme toujours, il avait voulu saisir la seconde où il s'endormirait, et comme toujours, au dernier moment, il échoua.

RYWKA

La nuit, certains rêvaient les uns des autres. Et Rywka était pratiquement sûre aussi qu'il leur arrivait de faire le même rêve en simultané. Apparemment, pensait-elle, les rêves peuvent être individuels ou collectifs, comme les tombes dans les cimetières, les chambres dans les hôtels ou les cabines à bord des bateaux que lui racontait Nathan.

Elle entendit une fois ses enfants faire une partie de foot pendant leur sommeil, elle l'aurait juré.

« Fais-moi la passe ! réclamait Nusek.

– Hesiù, à toi ! dit Rudek. Tire dans la lucarne !

– But ! » cria Salek.

Rywka guettait la suite, mais seul le silence avait suivi.

« Nathan ! » Elle se lova contre son mari et déposa un baiser sur sa large nuque. « Tu ne vas pas croire ce que je viens d'entendre !

– Tous les gosses de Tarnów, sur toutes les places et dans toutes les cours d'immeuble de la ville, jouent au foot, lui répondit Nathan les yeux clos. Et ce n'est pas une raison pour me réveiller ! »

Il savait ce qu'il disait. La veille, au kiosque, il avait lu ce long titre à la une d'un journal : « L'épidémie de foot se propage dans notre ville à une vitesse effrayante. » À cause de la saleté de la vitre, il avait eu du mal à déchiffrer le dernier mot. À l'inverse du premier, qui l'avait attiré par la taille et la grosseur de ses caractères.

Comme à son habitude, il n'avait pas acheté le journal, il avait essayé d'en lire sur place ne serait-ce que quelques lignes.

Il n'y a pas une cour de chez nous où l'on ne voie ensemble une quinzaine de mômes, petits youpins ou vagabonds, se mettre à taper dans un ballon quel que soit le temps, au milieu de la boue. Nous n'avons qu'une crainte, c'est que nos dames ne s'y mettent aussi, car alors, ce serait la fin du monde.

Nathan avait porté un regard plein d'estime sur le vieux marchand édenté : peut-être nettoyait-il ses vitres aussi rarement exprès, pour que les gens ne lisent pas les journaux gratuitement.

Tu ne comprends pas ! eut envie de lui crier Rywka. Ils jouaient en dormant !

Mais au lieu de cela, elle lui dit :

« Excuse-moi. Dors bien sain, lève-toi sain ! »

Le lendemain matin, elle avait oublié. Elle devait expédier tout son monde, qui au travail, qui à l'école, qui au heder. Dans la pièce plongée dans l'obscurité, elle disposa les vêtements propres qu'ils allaient mettre. Dans la cuisine, elle alluma le fourneau. Sur la table, elle déposa devant la place de chacun une assiette contenant une tranche de pain bis beurrée et une

tasse de chicorée. En sa qualité de chef de la famille, au petit déjeuner, Nathan avait droit à un petit pain rond en plus.

« Papounet, tu me prêtes ton petit pain ? lui demanda Nusek. Je te le rends tout de suite, mais je le mange d'abord. »

Nusek resta d'abord un instant sans comprendre pourquoi tous riaient. Ce n'est qu'au bout d'une minute qu'on entendit son rire se joindre aux autres. C'est même lui qui riait le plus fort, comme s'il voulait rattraper le temps qu'il avait mis à saisir son propre humour.

« Je te le rends tout de suite, mais je le mange d'abord, répéta-t-il fièrement en se montrant du doigt. Je suis plus malin que je croyais. »

Avant que ses enfants ne quittent la maison, Rywka leur lavait la frimousse, arrangeait leur col, les coiffait.

Se tenant dans l'embrasure de la porte pour leur dire au revoir, elle se haussait d'abord sur la pointe des pieds devant Rudek, puis se baissait progressivement en pliant les genoux devant Salek, Rena et Hesio, jusqu'à s'accroupir pour embrasser Nusek et Wela.

« Tu descends comme un ascenseur new-yorkais. »

Nathan avait promis de ne plus le dire, mais une fois de plus il n'avait pas pu s'en empêcher.

Rywka embrassait ses enfants toujours au même endroit. Son préféré. Entre le bas du front et la racine du nez. Elle ne savait pas comment cet endroit se nommait. Elle l'appelait « la sellette ».

Le même rituel tous les matins. Ainsi qu'elle se le répétait et le répétait à Nathan, grâce à cela, elle n'avait pas le temps de s'ennuyer. Ces débuts de journée étaient profondément entrés dans sa routine. Il lui arrivait même de ne s'apercevoir que Nathan et les enfants étaient déjà partis qu'au moment où elle mangeait sa tartine ou faisait la vaisselle. Comme si, ce jour-là, c'était quelqu'un d'autre qui les avait réveillés, s'était assuré qu'ils mettaient bien leurs culottes ou leurs caleçons chauds, buvaient leur chicorée et partaient de la maison à l'heure.

III

NATHAN

« Ça y est ! » annonça Nathan dès la porte, aussi fier que s'il venait d'acheter l'usine de production d'azote de Tarnów et non pas le buffet du voisin du deuxième étage, qui bradait ses derniers meubles avant son départ pour l'Amérique.

« Je l'ai eu pour trois fois rien », ajouta-t-il quand la porte fut refermée.

Il faut croire que ce qui lui avait le plus plu dans ce buffet, c'était son prix. Sans attendre, il envoya Rudek, Salek et Hesio le chercher.

« Et Nusek ? demanda Hesio.

– Trop petit pour être un portefaix. »

Rudek descendait l'escalier en tête. À la même allure que s'il avait porté le meuble à lui tout seul et non pas avec Salek et Hesio, qui peinaient à le suivre et devaient fournir de plus en plus d'efforts pour retenir le buffet par ses pieds de chêne, afin qu'il ne dégringole pas sur leur frère.

La troisième fois qu'ils heurtèrent le mur, Rudek lança dans le style d'Anszel Koszcz :

« Messieurs... C'est pour ça qu'on vous paye ? »

Salek réclama une brève halte, le temps de relacer sa chaussure. Trois marches plus bas, Rudek posa le buffet sur le palier du premier étage, ses bras tremblaient.

Anszel, le plus grand et la plus forte carrure de tous les portefaix de Tarnów, était leur chef informel. Il aurait à coup sûr pu descendre à lui seul, sans problème et sans assistance, un meuble beaucoup plus lourd. Rudek l'avait observé ces temps-ci qui allait et venait près de la porte de Pilzen. En quête de travail, il circulait lentement entre les étals d'un pas tranquille.

Comme la Terre autour du Soleil, avait pensé Rudek.

Anszel, en effet, ne s'arrêtait quasiment jamais. Si des portefaix voulaient discuter avec lui, ils devaient marcher à ses côtés, graviter dans son orbite. Ils venaient le consulter pour un rien. Ils voyaient en lui une instance suprême contre laquelle il n'existait pas de recours sur Terre, du moins sur la terre défoncée et boueuse des abords de la porte de Pilzen.

En dépit du bandeau noir masquant son œil gauche et de la corde enroulée autour de son épaule, qui le faisaient ressembler aux pirates des mers avec lesquels leur père les effrayait, Anszel assurait l'ordre. Il parlait en général d'une voix calme, et même en souriant, mais gare au portefaix qui aurait volé un colis ou, que Dieu l'en garde, au client qui n'aurait pas payé le service rendu. Rudek avait vu plus d'une fois Anszel retirer d'un geste preste le timon métallique de son chariot.

Comment avait-il perdu son œil, au fait ? Tarnów connaissait tellement de versions ! Il se pouvait même que, ne sachant plus bien lui-même comment cela lui était arrivé, Anszel racontât une histoire différente à chacun.

« D'ailleurs, il peut y avoir encore plus de versions que de gens à les avoir entendues, car certains en ont entendu une autre chaque fois », expliquait Rudek à ses frères.

Celle que Rudek préférait entre toutes était la version héroïque. Des années plus tôt, un certain samedi de juillet, des voyous avaient investi le quartier juif. Ils attaquaient les gens et pénétraient par effraction dans les magasins fermés pour shabbat. Comme ils avaient avec eux, outre des bâtons et des barres de fer, des sacs dans lesquels atterrissait la marchandise volée, c'était à l'évidence un coup monté.

« Pour leur malheur, disait Anszel sans cesser de tourner autour des étals, ils s'en sont pris aussi aux familles des portefaix, qui sortaient de la synagogue de la place aux Poissons. »

Les hommes d'Anszel étaient partis en courant jusqu'à la porte de Pilzen où ils laissaient généralement leurs chariots pendant la durée des offices, attachés à une même longue chaîne. Ils avaient démonté les timons. Aux portefaix s'étaient joints des ouvriers juifs armés de pieds-de-biche et de chevrons. Et Anszel avait pris la tête du groupe.

« On les a refoulés hors du quartier. Les charrettes avec lesquelles ils essayaient de s'enfuir ont été mises en pièces et leurs chevaux lâchés dans la nature. On a pu tout récupérer. Je suis le seul à avoir perdu quelque chose, disait Anszel en montrant son bandeau noir.

– Mais grâce à toi la ville a échappé au pogrom », lui répondait-on avec une admiration qui ne faiblissait pas. Peut-être parce que les villes et les villages environnants avaient eu moins de chance.

« On leur a donné une petite correction. » À chaque évocation de ce souvenir, Anszel prenait un air modeste en haussant ses épaules de la largeur du buffet que les trois frères Stramer étaient en train de descendre en suant sang et eau du deuxième étage au rez-de-chaussée.

Salek avait entendu à l'école une version un peu moins héroïque. Avant de la lui répéter, son camarade de la classe du dessus s'était assuré de sa discrétion. Le père de ce camarade avait déjà demandé la même chose à son fils, car de son côté il s'était engagé au silence devant un des marchands de cordes de Tarnów.

« Je ne le raconte qu'à toi », était censé avoir dit d'une voix basse, étouffée, Anszel à cet homme digne de confiance qui l'escortait.

Avant de devenir portefaix, Anszel avait passé quelques années en détention après avoir surpris sa femme avec son amant. Il n'était pas clair s'il avait perdu son œil au cours de son séjour en prison ou plus tôt, lors de sa bagarre avec l'amant, qu'il avait tué.

Salek apprit par Hesio encore une autre version de cet incident, dans laquelle il n'était aucunement question de prison.

« En fait, c'est Anszel qui, pendant son sommeil, a été attaqué à coups de couteau par un mari jaloux. Rentré plus tôt que d'habitude de son travail à l'abattoir, il l'avait trouvé endormi dans les bras de sa femme. »

L'image sanglante d'un couteau de boucher planté dans l'œil d'Anszel fit cesser un instant le tapage qui régnait d'ordinaire dans la cour de la rue Goldhammer.

Cependant, Nathan, qui avait entendu le sujet de leur conversation par la fenêtre ouverte du rez-de-chaussée, se rappela au dîner un souvenir de jeunesse : Anszel, ivre, avait eu un accident de vélo. Il avait chuté dans un fossé et avait dû s'embrocher sur quelque chose. Une branche morte, un fil de fer, un tesson de verre. Le lendemain, il s'était réveillé en ayant perdu son œil, couvert de sang et ne se souvenant de rien.

Dans cette histoire, les enfants furent surtout impressionnés par le fait que leur père avait connu personnellement Anszel.

« J'ai rencontré beaucoup de gens comme lui dans ma vie », dit Nathan sur un ton détaché.

À cette occasion, il fit à ses enfants une démonstration du coup du portefaix juif. Il appela Hesio près de lui et le repoussa brusquement avec son ventre tendu en avant. Le frêle Hesio vola contre le mur où, heureusement, ne se dressait pas encore l'élégant buffet orné de têtes de cheval en relief, mais le choc ne lui en fit pas moins monter les larmes aux yeux. Quand Salek protesta timidement en opposant à son père que les portefaix de la porte de Pilzen et de la place aux Poissons étaient maigres et n'auraient donc pas avec quoi frapper, Nathan, sans même lui accorder un regard, secoua juste la tête.

« En Amérique, ajouta-t-il tout bas, pour lui-même.

– C'est le coup du portefaix juif en Amérique », répéta-t-il tout haut, comme s'il avait compris que, pour le reste de la famille, il n'allait pas du tout de soi que les vrais portefaix, artisans, commerçants et tous les autres ventrus étaient dans le pays où était resté son frère Ben. Au milieu de maisons vraiment hautes pourvues de vrais ascenseurs. Dans de longues rues vraiment larges équipées de trottoirs et pleines de vrais magasins, de vrais salons de café et de vrais clients qui payaient tout en dollars on ne peut plus authentiques.

« Là-bas, même le ciel est plus haut », lui avait-il échappé un jour.

Rywka avait parfois l'impression que Nathan n'était pas encore tout à fait revenu de là-bas. Elle se doutait qu'il s'imaginait souvent la tournure que sa vie aurait pu prendre de l'autre côté de l'océan. Et que cette vie imaginaire lui paraissait plus vraie que la leur, à Tarnów, dont, par conséquent, il se désintéressait.

Elle nettoya d'une main douce mais méticuleuse les colonnettes en bois sculpté surmontées de têtes de cheval en relief. Cet élégant buffet en chêne détonnait avec le reste du mobilier. Avec le banc que Nathan avait fabriqué au moyen de trois planches de pin, avec la commode dont les quatre tiroirs avaient du mal à s'ouvrir, avec la table qui branlait en permanence et avec l'armoire voisine, dont la paroi du fond était fendue. Il détonnait dans leur logement exigu situé en rez-de-chaussée ou, plutôt, leur logement détonnait avec lui.

Qui serait Nathan s'il n'était pas revenu et était resté là-bas avec son frère ? Si son frère avait insisté davantage ? Ou si alors, sur le quai, il s'était ravisé et avait dit : « Finalement, je ne vais pas embarquer sur ce bateau. Je vais trouver quelqu'un à qui revendre mon billet en faisant même un bénéfice. »

Nathan voyait sa vraie vie pleine de réussites. En Amérique, la réussite vaut le coup de se donner du mal. Même à Żabno, ils ont entendu parler de New York. Mais la réussite à Tarnów, ça signifie quoi ?

« J'ai fait fortune à Tarnów.

– *Where ?* »

À la rigueur, on entendrait parler de lui à Bochnia ou à Dąbrowa, mais cette information ne franchirait pas le Dunajec, ni la Biała ni le San.

Alors, est-ce que ça vaut même la peine d'essayer ? s'interrogeait-il, restant alité des jours entiers, déprimé à la suite de ses affaires manquées.

À Rywka qui lui demandait s'il allait se lever, il répondait :

« Non. Je suis malade. »

Et si elle lui demandait s'il fallait faire venir un médecin :

« Non. Je n'ai rien. »

Il fermait les yeux et se tournait vers le mur, mais il réussait rarement à reprendre son rêve américain interrompu par sa femme.

Une fois, il rêva que leur minuscule logement du rez-de-chaussée se trouvait en réalité au trente-troisième et dernier étage d'un gratte-ciel situé dans la Goldhammer Street, avec vue sur tout New York.

Frérot, on dit chez nous, lisait-il dans les lettres de Ben, que l'échec est la meilleure occasion de prendre un nouveau départ, de façon plus intelligente cette fois.

Ces mots remontaient le moral de Nathan presque autant que ce que l'enveloppe contenait d'autre. Et lorsque Rywka sortait faire des courses, il se levait même un instant pour cacher les dollars dans le pied du lit.

Il abandonnait aux enfants l'enveloppe et les timbres.

Les lettres de Ben furent d'ailleurs la première chose que Nathan décida de conserver dans l'élégant buffet. Après seulement, il y rangea son peigne orné du monogramme NS et de la statue de la Liberté. Rywka se souvenait qu'il s'en était servi quelques années encore après son retour.

« Je me demande ce que j'aurai plus vite : des cheveux blancs ou le crâne chauve ? » disait-il alors.

Ce fut le crâne chauve. Il s'était acheté en cachette la lotion du docteur Dralle pour la repousse des cheveux, mais en dépit de l'efficacité garantie cent pour cent attestée avec enthousiasme sur l'étiquette « aussi bien par d'éminents scientifiques que par des profanes », le produit n'avait eu aucun effet.

En Amérique, il aurait sauvé sa chevelure. Il aurait trouvé une meilleure lotion, plus efficace ou, en tout cas, moins chère. Il en était certain.

Ensuite, il s'était encore servi du peigne pour sa barbiche et sa moustache. Mais pour finir, sur la prière de Rywka, il avait commencé à les raser. Elle avait la peau du visage et du cou fragile, ses poils drus y laissaient des marques rouges.

À côté du peigne, sur la même étagère du buffet, Rywka plaça le chandelier en fer forgé. Elle en avait reçu deux autres en dot, l'un plaqué or, l'autre en argent, mais ils les avaient vendus depuis longtemps, pour payer l'enterrement de Kuba, leur premier enfant. Nathan rangea dans le meuble un livre de prières en piètre état, souvenir de son père. Il avait aussi hérité de ses téfilines, qu'il mettait une fois l'an, pour la fête

de Yom Kippour. Il subissait à ce moment les moqueries de ses enfants, mais il était frappé d'impuissance. Ils savaient que, ce jour-là, il lui était interdit de toucher à sa ceinture.

Aussi passaient-ils à côté de lui en fredonnant tout bas :

*Aïe bin bin,
Aïe bin bin !*

Rien de plus, mais c'était suffisant, dans la mesure où Nathan connaissait bien cette chanson :

*Quel miracle fit le rabbin !
Souûl, il est tombé dans l'eau
Sans mouïller ni barbe ni chapeau.*

Du coup, il s'embrouillait et ne savait plus s'il devait nouer la lanière du boîtier en cuir renfermant les passages de la Torah d'abord sur son bras gauche ou d'abord sur son front en sueur.

Pourtant, à seize ans, lorsqu'il s'était embarqué pour l'Amérique, c'était un garçon pieux portant la kippa et avec des papillotes rousses qui lui descendaient sur les joues. La première nuit qu'il avait passée dans l'entrepont, il n'avait pas fermé l'œil. Il n'avait encore jamais dormi dans un lit superposé, et qui plus est, en mer. Il avait eu peur de tomber. Peur que le bateau coule. « Une tempête s'est déchaînée, racontait-il après. On a failli faire naufrage. » Mais pour dire la vérité, le plus agité, ce n'était pas la mer, c'était lui.

Pourquoi son frère lui avait-il dit d'occuper la couchette du haut ? Il ne l'avait compris qu'au milieu de la nuit, lorsque les premiers passagers avaient été touchés par le mal de mer et que ceux qui dormaient au-dessous avaient senti ses effets se répandre sur eux.

Merci, frérot, avait-il pensé.

En troisième classe, la nourriture n'était pas casher. Il avait sorti au moins cinq fois son talit et ses téfilines de sa valise – au tout début du voyage. Et contre toute attente, il s'était senti bien, sans un soupçon de mal de mer. À l'arrivée du bateau à New York deux semaines plus tard, Nathan avait débarqué à terre avec sa kippa non plus sur sa tête, mais dans sa poche.

Un moment après, il lui avait fallu répondre aux questions d'un officier d'immigration.

« Un travail vous attend en Amérique ?

– Non », avait-il répondu en secouant la tête comme tous ceux qui ne voulaient pas être renvoyés aussitôt chez eux par le même bateau.

Son frère l'avait également prévenu que, lors du contrôle, on lui examinerait les yeux. Sans préciser que cela serait fait avec un crochet en métal et que l'examen serait très désagréable. Dans la case « Profession », ils avaient noté *workman*.

Ben l'avait accueilli dans une tenue qui ne rappelait en rien la longue redingote qu'il portait lors de son départ de Tarnów, dix ans plus tôt. Pantalon gris, veston gris déboutonné, gilet noir, chemise blanche et chapeau melon noir, d'où ne dépassaient pas de papillotes.

Nathan avait compris d'emblée que l'Amérique avait souri à son frère.

IV

RUDEK

Depuis des années, il était chose admise que l'hiver, à Tarnów, ne commençait pas forcément avec les premiers jours de décembre ou avec la première neige. Autre chose en marquait le début comme la fin, ou, disons plutôt, quelqu'un d'autre. En dépit du froid mordant qui régnait sur la ville, la proclamation du changement de saison était repoussée aussi longtemps que n'était pas apparu sur la place Sobieski le marchand de marrons chauds hongrois.

« Il est arrivé ! » répétait-on.

Des queues où toutes les bouches soufflaient de la buée se formaient alors devant ses marrons, qu'il faisait griller sur un petit brasero rond en fonte.

Selon les journaux, le Hongrois aux yeux, à la barbe et aux cheveux noirs, dont le nom était imprononçable et encore plus difficile à écrire, venait d'arriver chez nous, comme chaque année, en provenance de la ville lointaine de Pécs, située près de la frontière hongro-croate. Il connaissait à peine quelques mots de polonais : *złotówka*, un zloty, *Bóg zapłać*, Dieu vous le rendra, *zdrowia*, santé... Il n'avait pas réussi jusqu'à maintenant à en apprendre davantage, mais il promettait de faire des progrès cette fois-ci.

Sauf que Rudek put constater de ses propres oreilles que le Hongrois connaissait aussi des mots de yiddish, et même beaucoup.

Il les avait poursuivis, ses copains et lui, de cris dénués de tout accent hongrois :

« Voleurs ! Attendez que je vous attrape ! »

N'ayant pas pensé à prendre des gants, ils s'étaient brûlé les doigts et avaient lâché une partie des marrons en chemin.

Mais tout avait commencé la veille lorsque, pendant le dîner de Hanouka, leur père avait dit :

« J'en ai connu, en Amérique, des Hongrois comme lui. »

Il tournait dans la cuisine autour de la table dressée pour ce jour de fête et sur laquelle Rywka disposait des plats, en tentant de calculer les bénéfices qu'étaient susceptibles de rapporter des marrons.

Il fourrait à chaque instant sous le nez de Rywka de vagues calculs qu'il griffonnait au crayon sur un bout de papier graisseux. Pas une seule fois elle ne réussit à les lire jusqu'au bout, car il les reprenait aussitôt pour corriger, raturer ou ajouter quelque chose, avant de les lui remettre sous les yeux.

Il faisait ces calculs sans cesser de parler. Il n'avait aucun doute sur le fait que les articles annonçant l'arrivée du Hongrois parus dans les journaux étaient en réalité de la publicité payée. Publiée de surcroît non pas dans les dernières pages, dans la rubrique réservée aux réclames, mais dans les premières, parmi les nouvelles régionales, et, de ce fait, beaucoup plus efficace.

« J'en ai lu des choses comme ça dans *The Jewish Daily Forward* !

– Assieds-toi donc enfin », lui dit Rywka.

Elle avait posé au milieu de la table le poulet au miel et à l'ail. Conformément à la tradition familiale, elle découpa le croupion et le déposa dans l'assiette de Nathan, qui le partagea en cinq parts égales. Il en garda une pour lui et distribua les autres à ses fils en commençant par l'aîné. Nusek sourit devant sa part, tandis qu'il venait de déguster ses frères et sœurs de ce régal. À l'entendre, Rena et Wela avaient vraiment de la chance d'être nées filles, il aurait préféré en être une rien que pour ne pas avoir à manger ça. Avec force détails, accompagnés de bruits évocateurs, il leur racontait ce qui, avant, était sorti du croupion. Mais le pire, fit-il avec une grimace, c'est

que souvent tout n'a pas réussi à sortir, et du coup, ça se sent dans la bouche.

Nathan, qui venait juste de piquer sa fourchette dans sa part bien dorée, la levait avec solennité. Comme pour rappeler par ce geste que cette tradition de partager ce morceau de choix entre père et fils était déjà celle de son père, leur grand-père.

« Papa, tu m'achèteras des marrons, dis ? » demanda Nusek au même instant.

Peut-être cherchait-il à s'imaginer d'autres saveurs pendant qu'il mangerait.

« Les marrons sont morts, lui dit Nathan sans lâcher sa fourchette plantée dans sa part de croupion.

– Mais le Hongrois vient d'arriver.

– Le Hongrois est mort.

– Comment ça ? Je l'ai vu hier soir sur la place Sobieski.

– La place Sobieski est morte.

– Quoi ?

– Quand ton père mange, tout est mort », dit Nathan, sa fourchette pointée sur Nusek.

Et effectivement, durant un moment le silence se fit autour de la table, un silence de mort.

Nusek avait déjà ouvert la bouche pour répondre.

« Mais papa, tu ne manges pas encore », commença-t-il juste avant que Rudek ne lui chuchote dans le creux de l'oreille :

« Ferme-la ! »

Une phrase de plus, et cela aurait pu se terminer par la ceinture américaine.

Rywka observa son mari. Ayant reçu chez elle une éducation sévère, elle répétait souvent que la sévérité soit était inutile, soit n'aidait en rien. Nathan baissa sa fourchette.

Après quoi, il la releva, cette fois à la hauteur de sa bouche. À ce signal, le reste de la table pouvait commencer à manger.

Aussitôt, chacun tendit sa fourchette vers l'assiette d'un voisin. Des morceaux de blanc, de pilon, d'aile, de cou ou de peau croustillante traversaient l'espace.

Salek ne saisissait pas vraiment la raison pour laquelle, à Tarnów, on appelait cela le « ping-pong juif ». « Votre unique sport national. » Et si c'était justement cette tradition d'échange de morceaux qui avait donné naissance à tant d'excellents

joueurs de Tarnów ? Car au vrai ping-pong aussi, les meilleurs joueurs étaient ceux du club Samson Tarnów.

Ils ne gagnaient pas seulement contre le club Makkabi et contre les équipes non juives locales, ils ramenaient également des victoires de Bochnia, et même récemment de Cracovie. Et les minimes du Samson, c'est-à-dire des camarades d'école de Salek plus jeunes que lui, comme le petit Emilek Schiff, ou Klein, qu'on disait « hauts comme trois pommes », battaient parfois des adversaires adultes.

Rudek emmena Salek à un match. Il lui expliqua à cette occasion que les professionnels ne disaient jamais « ping-pong ».

« Si tu veux qu'ils te prennent au sérieux, dis toujours "tennis de table" ! »

D'accord, mais « tennis de table juif », ça ne sonnerait pas un peu bizarre ?

Salek se fit la remarque que, autour de la table branlante, Rywka était seule à ne pas s'être mise à manger. Comme elle goûtait les plats pendant qu'elle faisait la cuisine, peut-être n'était-elle pas aussi affamée qu'eux ? À moins qu'elle n'ait été absorbée par ses pensées ou la contemplation de ses enfants.

Rudek se pencha de nouveau vers Nusek.

« En ce moment, ils n'ont pas de fric pour t'acheter des marrons. Je vais t'en trouver », lui dit-il.

Et c'est ainsi que, le lendemain, Rudek avait appris que le Hongrois ne connaissait pas seulement le hongrois.

Lorsqu'il arriva en courant rue Goldhammer, les joues rougies par le froid et les mains rougies par les marrons brûlants, les marrons étaient déjà froids.

Ce n'était pas par hasard qu'on disait que l'hiver à Tarnów était sans pareil. Des stalactites se formaient dans la barbe givrée de certains juifs pieux de Grabówka.

Dans la cour, il siffla avec ses doigts. S'appuyant des épaules et du pied droit à leur appentis, il attendit les amateurs.

« Un marron ? proposa-t-il en tendant un à Nusek, le premier à se présenter devant lui.

– Où tu les as eus ? demanda Rena.

– Où veux-tu que je les aie eus ? Ils viennent du Hongrois, pardi ! »

Rudek leur en donna deux à chacun. Il les observa faire attention à ne pas en perdre une miette en les épluchant.

De temps à autre, ils lui jetaient un regard reconnaissant ou lorgnaient discrètement les autres pour voir ce qu'il leur restait à manger.

« C'est un petit festin », dit Hesio d'une voix qui tremblait de froid.

Rudek repensa alors à ce que son père avait dit la veille. La scène qu'il avait sous les yeux était la meilleure des publicités pour le Hongrois et ses marrons. Et gratuite aussi. Il ne manquait que la légende : « *Affrontant le vent et la neige, les frères et sœurs Stramer frigorifiés savourent des marrons tièdes.* »

Mais cela ne lui donnait pas vraiment envie de rire.

Seul Salek lui rendit sa bonne humeur.

« Rudzio, pourquoi ils sont vendus chauds alors qu'ils sont cent fois meilleurs froids ? lui demanda-t-il entre deux claquements de dents.

– Tu ferais mieux de rentrer, sinon tu vas attraper mal », lui dit Rudek en posant une main sur l'épaule de son frère.

Quelques semaines plus tard, à l'issue d'un match de foot victorieux, Daniel, le fils du maire-adjoint, invita Rudek à venir chez lui. Il habitait rue Goldhammer également, mais à l'autre bout – opposé à tout point de vue –, dans un immeuble avec des fenêtres en encorbellement. Dans sa chambre, Daniel tournait avec fierté les pages d'un album dans lequel il conservait des réclames de pastilles pour la gorge, qu'il fixait avec de la colle jaune sur des feuilles noires. Chaque réclame contenait une petite scène de vie, dont la morale ne variait pas : il faut sucer des pastilles Fay. Les enfants des familles de Tarnów où le journal était lu tous les jours en avaient des collections entières.

« Celle-ci est très rare, dit Daniel. Au lycée, personne ne l'a. »

Une panne mécanique n'est pas un mal bien grave comparé aux maladies qu'on peut attraper à cause d'un coup de froid, notamment au cours d'un voyage en automobile, lisait-il tout haut à Rudek. Voilà pourquoi il faut toujours emporter avec soi une boîte de vraies pastilles Fay...

Rudek sourit, mais il l'écoutait d'une oreille distraite. Il cherchait à donner le change pendant qu'il examinait discrètement la grande chambre lumineuse avec balcon, qui, outre

un petit secrétaire pour enfant couleur miel fermant à clé, la table basse devant laquelle ils étaient assis, une armoire à glace sculptée et une mappemonde, accueillait encore un lit. Un seul lit.

Il s'efforçait de ne pas penser au fait que Daniel avait tout le lit rien que pour lui.

Il évitait aussi de regarder le couloir obscur qui desservait les sept autres pièces.

« Ça fait une promenade plutôt longue », lui avait dit Daniel d'un ton blasé, comme s'il reprenait les propos de son père.

La chambre de Daniel, le salon, la chambre à coucher de ses parents, la salle à manger, le bureau du père de Daniel, la salle de bains et les W.-C. séparés, la penderie, la petite chambre de Jagna, la bonne qui était venue leur ouvrir, et encore une pièce, dont Rudek n'avait pas retenu l'appellation.

Quand on voit cela, on se demande combien peut avoir de pièces l'appartement du maire de Tarnów. Dix ou douze au minimum. Rudek s'imaginait la longueur de la promenade que ça devait faire. Le maire ne peut quand même pas disposer de moins de pièces que son adjoint juif. Ça faisait des années, Rudek le savait, que Tarnów élisait un maire catholique et un maire-adjoint juif.

Cela lui rappela ce que son père disait chaque fois qu'il allait régler quelque affaire à la mairie.

« Des *fingers* poisseux ! râlait-il contre les employés municipaux dès son retour à la maison. Ils n'ont pas dû gagner leur argent à la loterie », continuait-il sans quitter son chapeau, hochant la tête comme s'il acquiesçait à ses propres propos, avant d'ajouter : « Et certainement pas non plus en trimant comme les Juifs en Égypte à la construction des pyramides. »

Une fois son fiel craché, il pouvait enfin ôter son chapeau, ses chaussures, suspendre son manteau, et en venir à ce qu'il avait réussi ou pas réussi à régler à la mairie.

« C'est quoi la plus grosse somme que tu as tenue dans ta main ? demanda à Rudek le fils du maire-adjoint.

– Et toi ? lui répondit Rudek à tout hasard.

– Moi, dix mille. Papa m'a donné des billets à tenir un jour où j'étais allé le voir dans son bureau. Ils étaient juste en train de les mettre au coffre. Et toi ? »

Aux yeux de Rudek, une telle fortune était inimaginable. Ça en faisait, des billets ! Comment Daniel avait-il fait pour les tenir sans en faire tomber ?

« La même somme que toi. »

Rudek savait qu'il ne pouvait pas dire moins, mais il n'aimait pas non plus faire son prétentieux.

« Et tu l'avais eue où ? » lui demanda Daniel.

Rudek saisit la première idée qui lui vint à l'esprit :

« Elle était à mon oncle d'Amérique. De New York. »

Lorsque Rudek s'en alla, le fils du maire-adjoint lui offrit une réclame Fay soigneusement découpée dans un journal, qu'apparemment il avait en double. Rudek la lut en descendant le grand escalier agrémenté de vitraux colorés :

Nul besoin d'avoir de gros moyens pour faire des miracles. En est la meilleure preuve la session de la Diète qui s'est tenue hier. Le député Mehlmeier devait y prononcer un grand discours au nom de son parti politique, mais, hélas, il s'est réveillé le matin avec la voix très enrrouée. Aussitôt, il a envoyé quelqu'un à la pharmacie voisine lui acheter une boîte de vraies pastilles minérales Fay. Après en avoir pris quelques-unes tout de suite, dissoutes dans du lait chaud, il a emporté le restant de la boîte à la séance. Et tout le monde sait comment il a parlé ! Son allocution est un événement politique, rendu possible uniquement grâce aux véritables pastilles minérales Fay.

Tandis qu'il rentrait à la maison, la rue Goldhammer lui sembla différente. La rue des Remparts et la rue Mickiewicz aussi avaient changé. Une petite heure chez le fils du maire-adjoint avait-elle suffi pour que le monde extérieur ne soit plus le même qu'auparavant ? Rudek s'écarta du bord du trottoir pour éviter d'être renversé par une charrette à bestiaux ; dans l'obscurité, le conducteur, un paysan de retour de la foire, n'avait pas dû le voir. Rudek le menaça du poing. Était-ce à cela que pensait son père quand il disait que la rue Goldhammer n'était rien qu'une petite ruelle dans une petite ville de province ? Plus Rudek approchait de la maison, plus ce sentiment grandissait en lui.

Mais tout cela tenait peut-être au fait que pendant la durée de sa visite la nuit était tombée et que les becs de gaz n'étaient

toujours pas allumés ? L'allumeur de réverbères à la longue perche avait-il une fois de plus bu un coup de trop ?

NATHAN

Avant d'essayer de réciter sans la regarder la réclame rapportée par son frère aîné, Salek la lut d'abord deux fois tout bas. Ensuite, il la tendit à Rudek afin qu'il vérifie que chaque mot correspondait.

Ils correspondaient tous.

Ce sont, entre autres, ces capacités de Salek qui avaient poussé d'abord le melamed et, quatre ans plus tard, l'aumônier juif du lycée à tenter de convaincre Nathan d'envoyer son fils à la yeshiva.

« Ils disent qu'il deviendra rabbin, avait-il dit à Rywka une fois les enfants endormis.

– Tu veux un fils qui passe ses journées à pâlir sur des livres pendant que sa femme sera obligée d'aller vendre du poisson sur le marché pour faire vivre sa famille ? » lui avait-elle demandé.

Si, avant cela, il avait bien imaginé Salek pâlir sur quelque chose, ce n'était certainement pas sur la Torah dans une synagogue humide presque vide, mais sur une partition, pour se produire plus tard dans une salle de concert affichant complet.

« Et maintenant, Rudzio, retourne le papier », dit Salek.

Au dos de la réclame figurait un fragment des nouvelles du monde, tronqué par les ciseaux :

... venir à bout du cancer, récita Salek de mémoire. Un médecin belge, dont le nom est actuellement gardé secret, a prononcé à l'académie de Bruxelles une conférence, lors de laquelle il a dévoilé un moyen radical de guérison du cancer. En suivant sa méthode, après une automédication très simple d'une durée de trois jours, la formation cancéreuse se transforme en un caillou que l'organisme évacue ensuite spontanément.

De quand datait ce journal ? D'aujourd'hui ? D'il y a une semaine ? Ou d'il y a un an ? Cette méthode était-elle déjà

arrivée à Tarnów ou allait-elle seulement y arriver ? Même Rudek, maintenant béat d'admiration devant Salek, l'ignorait.

Interroger leur père là-dessus aurait été absurde. Sans compter qu'il n'en avait probablement aucune idée. Et que par ailleurs, s'ils discutaient à mi-voix dans la cuisine, c'était justement pour ne pas le réveiller. Ils auraient aimé savoir si quelqu'un n'avait pas découvert, dans quelque contrée lointaine, un médicament contre son mal récurrent. Mais à ce moment, était-il réellement en train de dormir ou avait-il juste les yeux clos ? Cela faisait deux jours que les rideaux de la pièce étaient fermés de jour comme de nuit. Son rhume d'estomac – selon le diagnostic infailible de Rywka – ne durait habituellement pas plus d'une semaine. Contrairement à un rhume banal, il ne présentait pas de symptômes apparents, il ne se propageait jamais non plus au reste de la famille.

Rywka prodiguait ses soins au malade. Elle lui apportait ses repas au lit, envoyait les enfants faire les courses au marché, veillait à ce que Nathan se rétablisse dans le calme.

Même Suchard aboyait moins fort. Quant à la chatte Milka, elle passait des heures allongée à ses côtés sur le lit.

Les enfants avaient du mal à croire que c'était bien leur père qui restait toute la journée sous la couette. En particulier Nusek et Wela, les benjamins, qui mouraient d'envie de s'étendre à côté de Milka, de se blottir contre leur papa. Quand ils l'interrogeaient pour savoir s'il se sentait mieux, Nathan leur répondait d'un mot, et si bas qu'ils se demandaient si c'était oui ou si c'était non. Il était vraiment dur de croire que cet homme couché sans bouger, la tête tournée vers le mur, il y a peu tenait péniblement en place plus d'une minute, courait dans toute la maison, gesticulait avec animation et ne laissait personne de sa famille placer un mot.

Ce père vulnérable, avec sa couette remontée jusqu'au menton, était-il le même que celui capable de brandir sa ceinture américaine et de hurler contre toute la rue Goldhammer ?

À chaque fois, la chose paraissait impossible.

Et pourtant, tel était le pouvoir du rhume d'estomac.

Nathan se levait uniquement pour aller aux cabinets. Il sortait dans la cour en caleçon, pas rasé. Les enfants voyaient les rideaux s'écarter aux fenêtres des voisins.

Au bout d'une semaine, lorsque Rywka laissait entrer la lumière et de l'air frais dans l'appartement, et que Nathan, guéri, quittait son lit, les enfants s'en réjouissaient comme s'ils avaient eux aussi leur part de mérite dans cette guérison.

Leur joie était de courte durée. Au bout d'un ou deux jours, il s'avérait que le père qui s'était levé n'était pas le père doux et vulnérable qu'ils avaient entouré de soins, mais l'ancien.

Ils sentaient qu'une fois de plus ils s'étaient fait avoir. Que les avait bernés celui qui se faisait constamment berner en affaires.

Rywka aussi déplorait que Nathan ait perdu en même temps que sa maladie sa douceur et son indulgence envers ses enfants.

De nouveau retentissaient les jurons américains, de nouveau la chatte Milka sautait par la fenêtre dans la cour dès qu'elle l'apercevait.

V

WELA

Une fois, prise de peur, Milka s'était sauvée plus loin que d'habitude.

Wela la chercha partout dans la cour – sous le portique en bois servant à battre les tapis, autour des cabinets, sous le porche et, même, derrière les apprentis à bois et à charbon, où ses grands frères fumaient des cigarettes. Pour la première fois, elle sortit aussi seule dans la rue.

« Milka ! appelait-elle. Reviens ! »

La chatte n'avait quand même pas pu abandonner ses quatre nouveau-nés. Le soir, Wela et Rena préparèrent à ces derniers une couche et une écuelle de lait près du fourneau, et elles laissèrent la fenêtre entrouverte. Le lendemain matin, Wela, réveillée la première, avant même sa maman, courut à la cuisine sur la pointe des pieds. Mais Milka n'était pas rentrée pour la nuit. Ses chatons dormaient roulés en boule contre le ventre de Suchard.

Le chien veilla sur eux pendant quatre jours, jusqu'au retour de Milka. Wela racontait fièrement à tous que les petits ne s'étaient pas précipités immédiatement vers leur mère. Ils avaient d'abord interrogé Suchard du regard. Elle avait inventé ce détail, car elle aussi était fâchée contre la chatte.

« Jamais maman ne nous aurait laissés seuls, dit-elle.

– Et comment tu crois que Milka s’est retrouvée avec un cordon autour du cou ? lui demanda Rena. La personne qui l’a attrapée devait l’avoir attachée, mais elle a rongé le cordon pour s’enfuir. »

Wela alla câliner la chatte. Sur sa gorge, la fourrure était poisseuse, râpée jusqu’au sang. Milka s’échappa d’un bond quand Wela voulut la caresser à cet endroit.

« Et pourquoi elle l’avait attachée ? demanda-t-elle à sa grande sœur, déjà au lit, avant de s’endormir.

– Parce que c’était quelqu’un de pas gentil. Dors ! »

Qui n’est pas gentil ? Le lendemain, Wela observa la rue par la fenêtre de la cuisine. Qui cela pouvait-il être ? M. Barabasz peut-être, le grand monsieur propriétaire de la maison qui venait une fois par mois chercher son argent ? Depuis qu’il se l’était cognée très fort, il faisait attention à bien baisser la tête en franchissant la porte d’entrée. Récemment, elle l’avait entendu dire à ses parents qu’ils ne s’étaient pas mis d’accord sur l’accueil d’animaux et il leur avait fait peur en disant qu’il allait augmenter le loyer.

Son père avait essayé de plaisanter :

« Quoi ? Bientôt, le loyer vous dépassera ! »

Wela trouvait tout le monde suspect. Le marchand qui se pressait vers son magasin de fruits méridionaux, au coin des rues Goldhammer et des Remparts ? À voir comme ça, il n’avait pas l’air méchant, mais il ne répondait jamais à ses bonjours. Se rappelait-il encore la fois où, toute petite, tandis qu’elle passait devant son magasin avec maman en allant au marché, elle avait touché une pêche sans le faire exprès ? Il avait obligé maman à payer le fruit.

En tout cas, elle, elle se rappelait bien la voix qui les avait poursuivies :

« On voit comment ils éduquent leurs enfants ! »

N’importe qui pouvait être le ravisseur de Milka ? La mère Pusio, qui promenait son chien dans la cour ? Habillé été comme hiver d’un gilet sans manches bleu ciel tricoté par sa maîtresse, ce basset poursuivait Milka et la forçait à se réfugier dans un arbre. Et alors il grognait avec un air perplexe au pied de l’arbre et aboyait jusqu’à ce que Suchard le chasse de là.

Wela se faisait à présent la remarque que Mme Pusio aussi était toujours habillée pareil : des bas noirs usés aux talons, une jupe noire au-dessous du genou, un gilet bleu ciel boutonné jusqu'en haut.

« La vieille folle qui pue et son bâtard pouilleux, disait son père quand il parlait d'eux.

– Nathan, arrête ! le priait sa mère.

– Tu ne l'as pas entendue causer avec lui ? » Nathan avait voulté le dos et commencé d'une voix aiguë : « Pusio, regarde comme il fait beau ! Pusio, soulage tes tripes ! Pusio, qu'allons-nous manger de bon au déjeuner ? Pusio, tu te rappelles l'assassinat de l'archiduc Ferdinand ? Pusio, on ne mange pas son caca. Pusio, qu'est-ce qu'on va devenir ? Pusio...

– Et en quoi ça te dérange ? l'avait coupé Rywka. Laisse-la tranquille. Elle n'a personne d'autre.

– Elle pourrait se laver de temps en temps, c'est tout. »

Que la mère Pusio ne se lave pas et cause avec son chien n'est qu'une broutille, estimait Nusek. Après tout, à lui aussi il arrivait d'esquiver le bain du soir dans la bassine. Il se couchait sur son lit et faisait semblant de dormir. Et lui aussi, de temps en temps, se plaignait de son sort à Suchard, et chaque fois le chien le regardait avec des yeux compréhensifs.

Le secret que lui avait révélé Hesio avait vraiment valu le coup d'être de corvée d'eau à sa place pendant une semaine.

Nusek le répétait maintenant à Wela : la mère Pusio s'est mariée avec son basset et c'est pour ça qu'elle s'appelle comme ça.

Pour leur voyage de noces, les jeunes mariés avaient décidé d'aller en train à Lwów¹, mais on les avait fait descendre du train à Dębica, le premier arrêt, car Pusio n'avait pas de billet. Lorsqu'ils avaient quitté leurs places, on s'était aperçu que le siège de Pusio était mouillé.

« Hesio ! Pourquoi ils cachent leur mariage ? avait demandé Nusek à son frère.

– C'est simple, mais comment te l'expliquer ? » Hesio avait réfléchi un temps. « C'est une mésalliance.

– Nusek, c'est vrai ? demanda Wela qui n'avait jamais entendu parler de pareille chose.

1. Aujourd'hui Lviv, en Ukraine.

– C'est la vérité vraie. J'ai vu de mes yeux Pusio et la mère Pusio manger la kacha de leur déjeuner dans la même gamelle. Et au lit aussi, ils dorment ensemble », ajouta Nusek, tordu de rire.

Wela, qui partageait son lit avec Rena, ne voyait vraiment pas ce que ça avait d'étrange.

« Tu comprendras un jour », lui dit-il de façon énigmatique.

S'agissait-il du « cou-cou-rou-cou-cou » de la chanson des trois pigeons – un noir, un blanc, un roux –, que Rena avait rapportée du lycée ? Un pigeon noir et un pigeon blanc vivent heureux dans le même nid, jusqu'au jour où le noir, un pigeon voyageur, doit partir travailler. Le pigeon blanc reçoit alors la visite d'un « beau rouquin ».

*Quelle est la morale de l'histoire ?
Ne quitte pas ton nid,
Car quand le mari est loin et sa femme ici
A parfois lieu un cou-cou-rou-cou-cou.*

Quand Wela avait demandé à Rena ce que ça voulait dire, elle s'était entendu répondre :

« Tu es trop petite.

– Pour un cou-cou-rou-cou-cou ? »

Qu'est-ce que sa question avait de si drôle, pour que Rena s'en étrangle de rire ? Et pourquoi les pigeons de la chanson ne pouvaient pas tout simplement habiter à trois dans le même nid puisque, nous, on le peut, et même qu'on est huit sans compter Milka et Suchard.

« Ils auraient eu plus chaud, avait dit Wela.

– Arrête ! » Rena avait fait un signe suppliant à sa sœur pour qu'elle ne dise plus un mot. « Sinon je vais faire pipi dans le lit. »

RENA

Rena aurait-elle rapporté la chanson des pigeons du parc Strzelecki ? Elle y était allée récemment pour la première fois avec des copines, après les cours. Elle s'était dévouée la veille au soir, de façon pas tout à fait désintéressée, pour aider sa mère à faire frire du fromage blanc au cumin (rien que l'odeur

lui donnait des haut-le-cœur), avant de lui demander de la laisser aller au jardin après le lycée.

« Vous y ferez quoi ?

– On va nourrir les écureuils.

– À d'autres !

– Maman ! Maintenant, tout le monde va là-bas. Je t'en prie ! »

Le lendemain, en effet, tous les bancs en bois du jardin étaient occupés. On sentait enfin que l'hiver était terminé. La semaine précédente, le Hongrois était d'ailleurs reparti après avoir remballé son brasero. La ville ne sentait plus le pétrole dont les parents badigeonnaient les engelures que les enfants avaient sur les mains et sur la figure. On voyait même quelques gamins se promener en culottes courtes.

Mais qui se retourne sur les gamins en culottes courtes ?

Rena et ses deux camarades de classe faisaient également peu de cas des bourgeons devant lesquels s'extasiaient des dames élégamment vêtues.

Du reste, de l'avis de Rena, ces femmes en robe longue et capeline, avec leurs pas glissés et leurs regards traînants, n'étaient pas venues, elles non plus, au jardin Strzelecki admirer quelques pousses à peine sorties.

« Finalement, où et devant qui peuvent-elles se montrer dans leurs chiffons ? dit-elle. Chez elles, devant leurs domestiques ? »

Et elles, devant qui pouvaient-elles se montrer dans leur lycée de filles ? Devant le vieil appareil ?

Rena, Gizella et Marysia observaient à la dérobée les garçons qui passaient. C'était un jeu auquel elles se livraient souvent en revenant de l'école. Laquelle des trois le garçon qui arrivait en face regarderait-il droit dans les yeux ? Son premier regard ne comptait pas. Car à Tarnów, presque tous les gens se regardent quand ils se croisent. Seul le suivant pouvait signifier que l'une d'entre elles lui avait plu. Il fallait alors soutenir son regard pour l'empêcher de baisser les yeux. Chaque regard soutenu valait un point.

Elles ne comptaient pas, cela va de soi, les apostrophes vulgaires des supporters éméchés de la Tarnovia qui, quand ils les croisaient en allant à un match contre le Samson, les hélèrent ou chantaient :

*Sus aux juifs,
Les juivettes avec nous !*

Rena réagissait en se toquant le front, mais elle avait dû admettre que deux grands catholiques aux yeux bleus qui l'avaient regardée étaient plutôt pas mal, du moins dignes d'être comptés.

Et puis aussi elle savait par Rudek que, pour ses matchs à l'extérieur, la Tarnovia empruntait en secret les meilleurs joueurs du Samson. Dont Hesiek Schreiber lui-même, paraît-il, qui, sous le maillot bleu ciel du Samson, met toujours son talit en laissant les franges dépasser pour provoquer l'adversaire. Rena s'était dit qu'elle aimerait bien voir ça. Enfin, qu'elle aimerait le voir en train de se changer.

« Rien que du muscle ! disaient les supporters du Samson. Même pieds nus et à l'autre bout du terrain, il peut tirer au but et marquer.

– Dites plutôt en diagonale et contre son camp », répondaient les supporters de la Tarnovia en le menaçant du poing et en hurlant : « Heško, rentre tes machins ! »

Mais ceux que les joueurs du Samson redoutaient par-dessus tout, c'étaient leurs propres supporters furibards, sans pitié en cas de défaite. Au dire de Rudek, ils gagnaient la plupart des matchs à cause de la peur que leurs supporters leur inspiraient.

« C'est grâce à ça qu'ils sont devenus champions de deuxième division », lui avait-il dit.

Mais ça ne serait pas plutôt parce que eux aussi, quand ils vont disputer un match à Cracovie, à Chrzanów ou à Lwów, ils empruntent en cachette des joueurs de la Tarnovia et que personne là-bas ne connaît leur tête ?

« En quoi est-ce étonnant ? En fin de compte, un but est un but, indépendamment de son origine, comme l'avait expliqué Rudek. Ce qui est important, c'est qu'il soit de Tarnów. »

Pour cette raison, toute la ville est en liesse quand les clubs de Tarnów gagnent et que les Tarnoviens acquièrent de la renommée dans le monde.

Comme récemment le fils de sa professeure Mme Sobelsohn, dont les succès ont rendu fiers même les hassidim et les catholiques. Sa mère montrait à ses élèves du lycée une photo qu'elle avait découpée dans le journal, où l'on voyait son fils avec une

pipe à la bouche et de grosses lunettes rondes debout à côté de Lénine.

Elle précisait qu'il s'agissait bien de lui, même si, sous la photo, il était écrit « Karol Radek ».

En tout cas, une chose est sûre, c'est qu'il est loin d'avoir le physique d'un footballeur, pensa Rena. Très petit, le torse creux, des cheveux bouclés clairsemés. Avec un tel physique, on lui avait mené la vie dure à l'école et dans la rue.

Il avait laissé le souvenir d'un enfant ayant toujours le nez dans un livre. Il n'interrompait pas même sa lecture lorsqu'il traversait des rails ou la chaussée. C'est comme cela qu'un matin, en allant à la yeshiva, il avait été renversé pour la troisième fois, au même croisement, par la charrette d'un paysan qui se rendait au marché, et en plus de cela, il avait perdu connaissance, sa tête ayant heurté le pavé. Après cet accident, Mme Sobelsohn avait inscrit son bien-aimé fils unique dans une autre école. Non juive et située beaucoup plus loin, certes, mais sans gros carrefour sur le trajet.

C'était la première fois qu'il faisait parler de lui.

Comment se fait-il que les Juifs aient pu traverser toute la mer Rouge à pied sec et que le jeune Sobelsohn ne puisse pas même parcourir les deux cents mètres qui le séparent de la yeshiva sans tomber sous les roues d'un chariot de paysan ? blaguait-on en ville.

N'est-ce pas justement ce que les rabbins veulent faire comprendre lorsqu'ils répètent que le but compte moins que le chemin accompli pour y parvenir ? Telle avait dû être la raison pour laquelle Mme Sobelsohn avait veillé à ce que ce chemin soit au moins sans danger.

Les filles allaient d'habitude jusqu'au coin des rues des Remparts et de Cracovie, où chacune était à cinq minutes à peine de chez elle. En toute justice. Elles se disaient au revoir devant un magasin, dont l'inscription sur la vitrine ne cessait pas de les amuser : ACHÈTE ET VENDS PLUMES D'OIES ET DE POULES, PLUMÉES OU NON PLUMÉES. C'était le magasin de M. Schiff et c'était ici qu'elles comptaient leurs points.

« Douze.

– Quatre.

– Cinq. »

La gagnante était presque toujours Gizella. Possédant des traits fins et d'immenses yeux bleus, elle était plus grande que Marysia et Rena et, contrairement à elles, n'était pas obligée de rembourrer son soutien-gorge avec des chaussettes. À voir sa silhouette, on lui donnait au moins seize ans. Par conséquent, la vraie bataille se jouait pour la deuxième place.

La fois suivante où elles retournèrent au parc Strzelecki, juste à l'entrée, près de la grande grille ornementale, il se passait quelque chose. Elles jouèrent des coudes au milieu des badauds rieurs, pour voir.

« Excusez-moi ! » Gizella leur ouvrit un passage jusqu'à la grille d'enceinte, sur laquelle était accrochée une page de *Notre Voix*.

« Laissez tomber, les filles ! » Marysia effleura le bras de Rena en montrant des yeux la fontaine du jardin. « Oh ! Il est joli garçon, celui-là ! »

Rena aperçut, assis sur un des bancs tout près de la fontaine, Hesio qui, la veille, n'avait pas soufflé mot de son intention de venir ici. Sans parler du fait qu'il n'avait pas demandé la permission aux parents ni aidé à faire frire le fromage blanc. Le premier réflexe de Rena fut de faire comme si elle ne le voyait pas. Après tout, le soleil printanier était si éblouissant qu'il pouvait l'empêcher de reconnaître son frère. Quand, le matin, ils avaient quitté la maison, il ne portait ni ce pantalon long ni cette coiffure. Et il n'avait pas l'air d'avoir pris un bain de brillantine.

« Rena ! » Hesio leur faisait signe.

« Tu le connais ? » demanda Marysia en souriant.

Rena haussa les épaules. Au cas où il viendrait à l'esprit de Hesio de les rejoindre, elle se tourna vers la grille d'enceinte et riva les yeux sur la page de journal qui y était accrochée.

Pour nous, tout

Aux temps anciens, un youpin ne se risquait pas

À faire un pas du côté de Piaskówka,

Il avait en effet une peur bleue des goyim.

Aujourd'hui, il prend sa juive

Et fonce vers là-bas à travers champs.

Avançant des masses puantes, gluantes,

Tout un défilé de racailles

*Venues de tous les trous de Grabówka.
 Mais notre jardin Strzelecki
 Est-il une garderie de juivaillons ?
 Tant ça y pue, c'est pas possible.
 C'est là que les filles d'Israël,
 Ces pures merveilles de la nature,
 À demi nues comme sur la plage
 Mettent au soleil leurs décolletés.
 Le Bon Dieu a tout fait pour nous,
 Les dattes, les figues, les ananas.
 Pour nous, les maisons, les immeubles,
 Les villas, les villes d'eaux et autres Krynica.
 Pour nous les poules, les canards, les ouas –
 Le juif secoue le panier de la commère.
 Et la juive farfouille partout
 Des fouas qu'y aurait là des nœufs ou du fromage...*

Les filles allaient par la grande allée du jardin dans le silence, jusqu'au moment où Gizella l'interrompt :

« Ça ne parle pas de nous. Si tous les juifs de Tarnów nous ressemblaient au lieu de ressembler à ces arriérés en redingote porteurs de papillotes de Grabówka qui font peur à regarder... papa dit qu'alors il n'y aurait pas du tout de...

– ... de juifs », acheva Rena qui regrettait de ne pas avoir déchiré ce texte odieux au lieu de rire avec les autres.

Papa, se rappela-t-elle alors, leur avait parlé en effet une fois, à l'heure du coucher, d'une époque où les juifs avaient disparu de toute la ville, y compris du parc Strzelecki. Ils avaient peur de sortir de chez eux ou bien étaient partis, comme maman qui, un mois après l'entrée des Russes dans Tarnów, avait emmené ses enfants chez ses parents, à Nisko. Rena était encore très petite à l'époque.

« Ces *motherfuckers* de Russkoffs ! » Papa avait gonflé les joues comme s'il allait cracher, mais il n'était pas dehors. « Ils se sont acharnés contre les nôtres. Ils les frappaient, les volaient, leur arrachaient la barbe et la peau avec. Si seulement j'avais été ici... Le colonel Kozlov, ce *son of a bitch*, avait ordonné à ses soldats de répandre par terre toutes les boissons alcoolisées qu'il y avait dans les magasins juifs. Il n'avait pas prévu que les gens iraient avec des gobelets puiser l'alcool dans les caniveaux

pour le verser dans des bouteilles qu'ils vendraient aux soldats huit roubles le flacon. Une affaire en or. Si seulement je n'avais pas été bloqué dans les tranchées...

– Mais, en revanche, l'uniforme autrichien allait rudement bien avec la couleur de tes yeux ! »

Maman s'était penchée vers papa et lui avait chuchoté dans le creux de l'oreille : « Effrayer les enfants avec la guerre mondiale ! Tu es tombé sur la tête ? »

VI

WELA

Rena rentrait de plus en plus tard du jardin Strzelecki. Pour ne pas réveiller le concierge et, surtout, pour ne pas avoir à lui donner de pourboire pour être descendu lui ouvrir la porte cochère, ses parents laissaient entrouverte la fenêtre de la cuisine donnant sur la rue. Si Wela dormait déjà, Rena, dans la cuisine, prenait discrètement une pomme au passage et s'asseyait sur leur lit commun. Elle croquait la pomme exprès avec bruit. Puis elle attendait. Elle attendait que Wela lui dise :

« Arrête ! Je dors. »

(Elle faisait un rêve très agréable, même s'il n'était pas casher : au fourneau de leur cuisine pendait un délicieux saucisson, qu'ils mangeaient tous les jours en entier mais qui repoussait pendant la nuit pour être à nouveau entier au petit déjeuner.)

« Mais plus maintenant ! »

À ce moment, Rena pouvait commencer à raconter à sa sœur comment c'était au jardin Strzelecki, qui elle y avait vu, qui elle y avait rencontré et avec qui elle avait échangé des baisers.

Wela aimait bien quand Rena lui rapportait de ses sorties nocturnes autre chose que des histoires de soldats qui culbutaient

les bonnes dans les buissons, par exemple une chanson ou au moins un petit poème, comme celui d'aujourd'hui :

*Papa ne revient pas,
Maman ne revient pas,
Papa et maman
Font la bête à deux dos.*

Wela rit sans trop savoir pourquoi.

« J'ai appris encore deux choses importantes, dit Rena en baissant la voix. La première, c'est qu'il faut quitter une fête au moment où elle bat son plein, il ne faut jamais rester jusqu'au bout. Tu comprends ? »

Wela opina du chef. Quitter une fête ! Elle aimerait tellement pouvoir aller un jour à une réception, une vraie, à l'élégant hôtel *Soldinger*, par exemple. Une fois, en passant devant, par une fente entre les rideaux, elle avait aperçu des couples chics en train de danser. Même les hommes portaient des bijoux. Les pierres noires de leurs grosses chevalières chatoyaient à la lumière des lustres. Et leurs montres pendaient à des chaînes en or. Et ces moustaches ! – Wela avait écrasé son nez sur le carreau. – Certaines étaient discrètes, aussi fines que des sourcils ; d'autres tortillées, avec les pointes relevées. Et d'autres encore se prolongeaient naturellement en barbiches aussi bien taillées que la pelouse devant l'hôtel *Soldinger*. Rien à voir avec les longues barbes jaunies pleines de miettes de nourriture, de peluches et de tabac, qui la dégoûtaient et qu'elle évitait de regarder à Grabówka.

Wela avait encore eu le temps de voir le vieux violoniste qui, d'un geste de magicien, redressait ses lunettes et installait sa partition ; les nappes blanches idéalement repassées et les serviettes pliées en forme de cône sur les assiettes, le ballet que dansaient entre les tables, portant des plateaux chargés de plats, des serveurs en nœud papillon avec des cheveux luisant de brillantine, plus élégants, même, que certains clients. L'un d'eux était venu fermer les rideaux.

Mais... Pour assister à une réception comme celle-là, il faut vaincre des obstacles insurmontables. Il faut une toilette appropriée – où la prendre quand les vêtements qu'on porte sont ceux qu'on hérite de sa sœur aînée...

Dans pareils moments, elle détestait les habits. Avaient-ils été inventés pour qu'elle ne puisse pas aller à une réception ?

Et les invitations ? Étaient-elles réservées aux filles qui faisaient leur communion dans de ravissantes robes blanches et en mi-bas blancs ?

« Écoute ! L'autre chose importante... » Rena, étouffant son rire, se pencha à l'oreille de Wela : « À un rendez-vous galant déshabillé, garde toujours ta combinaison. »

Wela en resta la bouche ouverte. Elle n'a jamais entendu parler de rendez-vous galants déshabillés, mais peut-être est-ce là justement une chose à sa portée ? Il est tout de même plus facile de se trouver une combinaison quelque part que de franchir tout ce parcours d'obstacles que constituent robe du soir, escarpins, gants blancs, bijoux et invitation.

Peut-être en trouverait-elle une dans l'armoire, sur l'étagère de maman ?

Seulement Wela n'a pas demandé à sa sœur de lui expliquer ce qu'est un rendez-vous galant déshabillé. Et puis, pourquoi faut-il garder sa combinaison et pas son béret, sa culotte ou ses bas ? Sans rien, ça serait encore plus simple.

Elle ne lui posa pas la question parce qu'elle savait déjà qu'elle entendrait :

« Tu es trop petite. »

Ou, dans le meilleur des cas :

« S'il te plaît... »

À la place de cela, Wela ferma la bouche (ce n'est qu'à cet instant qu'elle prit conscience qu'elle l'avait gardée ouverte jusque-là), et fit juste un mouvement de tête montrant qu'elle avait compris.

Isolées de leurs frères et de leurs parents par un paravent en toile, Wela et Rena avaient un monde à part. Assurément pas trop étanche, vu qu'il laissait passer les cris de leur père, les pleurs, les rires et les conversations bruyantes de leurs frères, et même des choses pires.

En général, c'était Rudek qui lançait d'un ton solennel, comme s'il imitait Tertil, le maire de Tarnów, ou Arak, le rabbin de la Vieille Synagogue que venaient consulter des fidèles de toute la Pologne :

« PKP ? »

Salek et Hesio répondaient alors comme un chœur d'enfants :

« RKM. »

Ce à quoi Rena réagissait en leur criant de ficher le camp dans la cour et d'aller se noyer dans les cabinets.

Mais cette fois, quelqu'un d'autre répondit le premier à Rudek. À la voix impatiente, légèrement stridente de Nusek, on pouvait sentir qu'il avait longtemps attendu ce moment.

« ZDK serait mieux ! »

Rudek ne répondit même pas.

« ZDK, répéta Nusek et, après avoir espéré quelques secondes que l'un ou l'autre lui demanderait ce que ça voulait dire, il ajouta : Et je ne vais pas t'envoyer à la gare, Rudzio, je vais te dire moi-même ce que ça veut dire.

– Qu'est-ce que tu as à crier ? demanda Rudek.

– *Zatkaj Dupe Korkiem*, Bouche-toi le cul ! »

Wela et Rena guettaient ce qui allait suivre. Qu'est-ce que Rudek va faire maintenant ? Ou, plutôt, que va-t-il faire à Nusek ? Il va lui taper dessus tout de suite ?

Mais derrière le paravent un silence s'était installé.

Les filles furent même tentées de se pencher, pour vérifier si, par hasard, Rudek n'aurait pas étouffé Nusek avec leur oreiller, sauf qu'elles n'y voyaient à présent pas plus que Meyer le Muet.

L'instant d'après, toute la chambrée sentit que Rudek, de toute évidence, ne s'était pas bouché le cul.

Telle fut sa manière de répondre à son plus jeune frère. Wela, de son côté, pour éviter d'être obsédée par l'odeur, se boucha le nez et repensa à Meyer le Muet.

Il venait une fois par mois frapper à leur porte, rue Goldhammer, à cinq heures précises de l'après-midi. Il était tellement grand et se tenait si droit que, à coup sûr, il n'aurait pas manqué de se cogner la tête s'il avait voulu rentrer chez eux. Bien qu'aveugle, il ne se l'était jamais cognée et n'avait jamais trébuché. Il attendait sur le pas de la porte que maman lui ouvre avec, dans la main, la pièce qu'elle avait préparée. Même leur père ne lui refusait pas l'aumône. Peut-être parce qu'il savait que Meyer n'acceptait qu'une seule pièce, la plus petite. Auparavant, c'était un demi-kreuzer autrichien, et maintenant, c'était un grosz polonais. Si on lui donnait une pièce plus importante, ce qui se produisait rarement, soit il la refusait, soit il rendait la monnaie.